

# SKED

RAYONNEMENT



LA CROIX DANS L'ANNEAU CELTIQUE

**S**EVEL **K**ELTIA **E**VIT **D**OUÉ

N° 2

## ESPOIRS

Où ! qui dira l'horreur des nuits sans étoiles  
Ou pour guider ses voiles  
Le matelot n'avait nul recours, que parfois,  
Autrefois

Les accents enchanteurs des perfides sirènes,  
Ou la subtile odeur, légère, incertaine,  
De la terre lointaine,  
Du Pays,  
De la Patrie aimée où vit tant d'espérance...  
Oh sommeil peut-être encor plus de souffrance...  
Havre espéré pourtant, après l'exil, doux appui.  
Sombres nuits !

Oh qui dira l'horreur des jours d'indifférence !  
Brisé par le silence,  
Le cœur lourd,  
On va, puisqu'il le faut ; indifférent et sourd...  
Un abîme est creusé entre soi et les êtres,  
Que souvent l'on vit naître !  
Sombres jours...  
Où l'on vit méprisé, méconnu toujours.  
Tourment d'amour, hélas ! Oh suprême disgrâce :  
Se sentir étranger, même au sein de sa race !  
Sombres jours !...

Mais qui dira surtout l'horreur des soirs de doute ?  
L'idéal en déroute,  
On ne sait plus à qui demander du secours.  
Oh soirs de cauchemars ! On ne sait plus que croire,  
Comment lire l'histoire,  
Le cœur lourd,  
Et plein de désespoir, l'on va désabusé,  
Dououreux sans oser  
Rien rêver,  
Rien aimer,  
Le cœur lourd.  
Sombres jours !  
Sombres soirs !  
Sans espoir !  
Sombres nuits,  
Sans appuis !...

Qui dira la clarté des matins de lumière,  
Où la Vierge Marie éclaire d'un regard  
L'azur de notre ciel, et comble avec égard  
Les vœux et les espoirs qu'exprimait ma prière.

Vous m'avez fait savoir, ô tendre Souveraine,  
Par un éclair sacré, que nul amour humain  
Ne doit avoir en lui son principe et sa fin,  
Mais, que Dieu m'a donné la grande tâche humaine

De lutter pour sauver ma race et ma patrie,  
Sans souci des rebuts ou de la flatterie,  
Pour Dieu seul, ardemment, j'irai le cœur épris,  
Sans craindre les échecs, sans craindre les mépris.

Fidèle avec amour aux bons plaisirs divins,  
Céleste paix ! Oh oui il est de clairs matins !  
La paix que vous donnez, nul embrun ne la ride.  
J'irai le cœur confiant, car vous êtes mon Guide ;

Comtesse de ROHAN-CHABOT.

## D'UN SOLSTICE A L'AUTRE...

Nous n'aurions pas voulu qu'elle finisse cette longue journée de labeur. Courbés sous le poids des fagots, nous gravissons la pente au milieu de rumeurs inquiètes : tout est remis en question cette nuit. Le cycle de la vie qui se termine se reliera-t-il au suivant dans un rapport nécessaire ? La lumière brillera-t-elle demain sur nos fronts ?

Le soleil qui meurt ce soir est le gagnant d'une course. Et, comme dans les vieilles fêtes irlandaises, le vainqueur va s'offrir en victime et monter sur le bûcher. Pour allonger les traînées du crépuscule, nous jetterons dans le brasier le bois du chêne, de l'if et du bouleau. Nous humerons dans l'air tiède, mêlés à la sauvage odeur des brandons de bruyère, les parfums de grâce sanctifiante qui montent des jeunes cœurs de nos compagnons. Nous tresserons le fil de nos souvenirs dans les flammes rousses ou blondes, pareilles aux nattes des princesses d'autrefois.

Comme un homme de trente ans porte le deuil de tous les hommes qu'il ne sera pas, l'année doit battre sa coulpe cette nuit pour toutes les feuilles mal taillées, pour toutes les fleurs mal venues, pour tous les fruits mal fécondés. Il est trop tard pour remettre sur le métier la trame de la sève et du sang. Toutes les baies ont noué leur chair autour de leurs noyaux. Tous les poissons ont jetté leur frai. Tous les oiseaux ont couvé leurs œufs. Le printemps fut une poussée de jeunesse, un torrent d'énergie ascendante, une distribution de feu. Parvenue à ce sommet de lumière, de force et d'abondance, la saison se renverse cette nuit sur les pentes descendantes de la terre en larges nappes, en flots pressés.

Il va falloir accepter que chaque instant désormais nous reprenne quelque chose, lier sévèrement en gerbes et mettre en piles rigoureuses les épis qui n'avaient connu que les lois du vent et de la chaleur, nous résigner à ne récolter que les fruits que nous avons mérités, la lourde richesse des froments, la médiocrité besogneuse des seigles, la banalité des pommes de terre. Il va falloir que le bon sens réduise le désir aux dimensions du stock et que la prévoyance enferme tous les laisser pour compte de la vie dans des granges vastes comme des halles.

Le bord de l'horizon semble cette nuit surplomber un large chemin sur lequel le soleil ne circulera que quelques heures. C'est plus qu'il ne lui en faut pour changer de nature. Car celui qui se lèvera demain ne sera plus le même. Ce ne sera qu'un astre périmé, traqué par le destin, promis au tribunal du Grand Juge des Morts. Après l'écroulement des foins, des avoines et des blés, il ne cessera de baisser, de se compromettre et d'agoniser jusqu'à la Fête des Trépassés où nous le verrons s'enfoncer dans un Océan légendaire avec la barque du passeur...

Pendant que dans la nuit chaude, autour de nos feux épuisés, nous attendons debout ce qui ne dépend plus de nous, nous pouvons entendre le travail indistinct de la vie qui continue dans les profondeurs et qui contribue religieusement à l'ouverture du tombeau du Christ. Nous comprenons que l'ordre de la nature, le cycle des saisons et le monde des astres forment une harmonie dont le Verbe Divin est l'invisible chef d'orchestre.

Nous vous remercions, Sainte Eglise, notre Mère, de n'avoir rien rejeté de l'Ancien Message, de n'avoir pas voulu poser sur nos poitrines une main de légionnaire pour étouffer nos battements de cœur, de n'avoir pas arraché nos langues de nos bouches, et, de même que Saint-Patrig baptisa du nom des douze mois les douze pierres du Kromlech de la plaine de Slecht, d'avoir encadré les grands cycles d'ordre spirituel intéressant le monde terrestre entre les points cardinaux de l'année naturelle que nos pères, les vieux Celtes, avaient déjà reconnus et consacrés. Merci d'avoir réglé les fêtes de la Vierge d'après le cours des lunaisons et d'avoir fait entrer vos rites, vos sacrifices, vos jeûnes, vos abstinences et vos interdictions dans un concert où les écobuages, les semailles, les émondages, les fenaisons et la reproduction des animaux domestiques jouent, à leur place, leur partie.

Et s'il est vrai que la prise de possession du monde, en laquelle l'homme accomplit son destin de créature, scande, en ses étapes épiques, paysannes et maritimes, le développement mystique de la divine entreprise, nous vous remercions surtout, cette nuit, d'avoir placé notre vieille fête celtique du feu sous le patronage du saint solaire, Jean-Baptiste. Vêtu de sa peau de bête comme un homme de la Préhistoire, il a toujours été parmi nous. « Il n'était pas la lumière mais il devait rendre témoignage à la lumière ». Il promettait l'avènement d'un Soleil neuf. D'un solstice à l'autre, il tendait les bras vers le berceau promis au monde. Il était le type même de tous les grands pasteurs, mages ou druides, qui furent les précurseurs de la Nouvelle Alliance et qui, au-dessus du grouillement inévitable de l'obscurité, de la pourriture et du tombeau, ne cessaient d'annoncer qu'une Vierge devait enfanter.

Ceux-la donnaient à leurs disciples l'opulence des blés pour ce qu'elle vaut. Mais ils prophétisaient la venue sur le chêne d'une pousse fluette plus précieuse à leurs yeux que les plus lourds épis : le gui de Noël, signe de la présence indestructible de la vie et de la jeunesse au sein d'une nature figée dans l'apparence de la mort.

C'est la foi des précurseurs, c'est la promesse de Saint-Jean qui nous feront bondir le cœur quand nous descendrons tout à l'heure dans la vallée pour travailler, lutter et nous faire tuer pendant six mois, en attendant impatiemment de voir, sur l'horizon glacé d'une aube de décembre, monter la croix cerclée de nos pères, symbole du retour triomphal de la vie dans le cycle du monde, sous les traits adorés du Sauveur.

KERAOD.

**SOUSCRIVEZ dès maintenant**  
**et FAITES SOUSCRIRE**  
**au CAHIER SPECIAL de « SKED »**  
**NOËLS de CELTIE**

Le prix est fixé, sous toutes réserves, à 60 francs.  
 Les abonnements ne subiront aucune majoration.

Toutefois nous invitons nos abonnés à soutenir notre effort, dans la mesure de leurs moyens, pour que nous puissions adresser à nos Frères Celtes, « Chevaliers de Dieu le Fils », un beau message d'Espérance et de Joie.

**ART et FOI**

## PRIER sur de la Beauté...<sup>(1)</sup>

Toute la question de l'art religieux, ou, plus exactement, de l'art appliqué au culte, est dominée par un article du code de droit canonique, dont voici la teneur : « Pour ce qui touche à la matière et à la forme des objets du culte, il faut observer les prescriptions liturgiques, la tradition ecclésiastique et aussi, le mieux possible, les lois de l'art chrétien ».

La liturgie et l'art sont sans doute choses distinctes, mais qui ont avantage à ne pas s'ignorer. La liturgie offre à l'art un abondant débouché ; l'art permet à la liturgie de s'épanouir pleinement, mais c'est la liturgie qui est maîtresse, l'art n'est qu'à son service.

L'alliance si désirable entre le prêtre et l'artiste ne peut qu'être favorisée par une exacte compréhension, de part et d'autre, des rapports entre la liturgie et l'art.

La liturgie est l'ensemble des actes par lesquels l'Eglise met en œuvre la divine Rédemption. Elle comprend la messe, les sacrements, l'office divin, les sacramentaux. Elle est le culte, la vie même de l'Eglise. Cette liturgie sacrée, pour qu'elle puisse s'accomplir comme il convient, exige un local, un cadre approprié, tout un matériel bien déterminé. Le rôle des artistes chrétiens est de lui fournir tout cela. Dès lors il va de soi que l'artiste chrétien a tout d'abord le devoir de se pénétrer à fond de l'esprit de la liturgie, afin de conformer ses œuvres à ses exigences. Et qu'il ne se contente pas d'une connaissance théorique, mais qu'il ait à cœur de se rendre compte par son expérience propre de ce qu'on peut appeler la « vocation » d'une église, d'une maison de Dieu. Alors, qu'il s'agisse de la construction, de la décoration ou de l'ameublement du temple, il cherchera avant tout à réaliser ce qui convient : ce sera là la base de son « programme ».

Les prescriptions de l'église n'ont pas d'autre but que d'amener cette parfaite convenance de l'œuvre à sa destination. Que chaque chose soit ce qu'elle doit être. Principe élémentaire à première vue, mais qui peut mener loin.

Qu'il soit question du corps même de l'église, d'un autel, d'un calice ou d'une chasuble, il faut se placer carrément devant l'œuvre à exécuter, avec une pure fraîcheur et une grande netteté de vision, pour la saisir dans sa conception fondamentale, et ensuite la réaliser d'une façon logique, sincère et belle, de telle sorte que jamais l'essentiel ne soit sacrifié à l'accessoire. Faisons remarquer ici que le décor est toujours accessoire par rapport à la matière et à la structure de l'objet lui-même.

Du coup, le principe en question entraîne un parti pris, non pas d'appauvrissement, mais de purification et de simplification des formes, que n'admet pas facilement le goût de ceux que Platon appelait autrefois « les nombreux ».

(1) Ce mot d'ordre de Pie X fut le thème du Congrès Eucharistique de Nantes dont la remarquable exposition d'Art Sacré permit d'admirer, à côté des œuvres puissantes des peintres et des sculpteurs bretons, une collection d'ornements d'église utilisant au maximum les ressources de la broderie bretonne (N.D.L.R.)

Qu'est-ce, par exemple, qu'une église ? Un local destiné à abriter autour de l'autel le clergé et les fidèles, de manière que tous puissent s'associer dans la célébration du même sacrifice et de la même divine louange. L'église est donc pour « l'autel » : elle est l'écrin de ce joyau. C'est vers l'autel que tout, dans l'édifice, doit converger ; de toutes les parties de l'église, il convient que les fidèles puissent voir et entendre ce qui s'y dit. L'autel lui-même est avant tout la table du sacrifice eucharistique, et toute superstructure qui affaiblirait en lui ce caractère devient, par le fait même, indésirable.

Le « programme » qui se dégage logiquement de ces considérations est celui d'une église à plan plutôt concentrique qu'allongé, à nef unique peu élevée, sans piliers, — ou bien, s'il y a des bas-côtés, ils seront étroits et réservés à la circulation — le chœur sera nettement délimité et l'autel surtout bien mis en évidence. La question de l'éclairage, soit naturel, soit artificiel, est une de celles qui méritent d'être étudiées avec le plus de soin. Il ne faudrait pas, d'ailleurs, que l'on se résignât à admettre dans l'église un seul détail qui n'ait été au préalable, sérieusement mis au point.

Ce qui est encore exigé, et en tout premier lieu, pour une église, c'est qu'elle ait un caractère religieux nettement marqué. « Ma Maison est une Maison de Prière », a dit le Seigneur. Mais ce caractère religieux est-il exclusivement lié à telles formes définies de l'art du passé ? C'est ici que se pose la question épineuse et pleine de malentendus ! Certains confondent avec la tradition des conventions qui n'en sont que la rouille. C'est à ceux-là qu'il serait bon de rappeler le mot d'un Père de l'Église : « Notre Seigneur n'a pas dit : Je suis la coutume, mais : Je suis la vérité et la vie ». La tradition n'est-elle pas, plutôt qu'un cercle complètement refermé sur lui-même, une spirale dont chaque tour sort du précédent et le continue en le dépassant ?

L'amour du passé ne doit pas oublier de vivre, et ce n'est pas aux morts, mais aux vivants qu'il revient de louer Dieu. Pourquoi nos artistes religieux seraient-ils condamnés à refaire indéfiniment du roman ou du gothique, comme si pour prier, il nous fallait feindre d'être contemporains de saint Louis ? A ce compte les écrivains aussi devraient être astreints à ne composer leurs ouvrages qu'à coups de citations ! Ce serait la mort de l'art, qui consiste, non pas à reproduire et à pasticher, mais à inventer.

Cela ne veut pas dire, d'ailleurs, que les artistes puissent considérer une église comme un terrain d'expériences, et y risquer, sans aucun égard pour l'état d'âme des fidèles, les trouvailles les plus hardies de leur propre sensibilité religieuse. L'autorité ecclésiastique, en tant que gardienne de la foi et de la piété, a droit de regard et de contrôle en ce domaine, sans cependant que cette « régulation suprême impose à l'art sacré aucun genre esthétique, aucun style, aucune technique particulière ». Il n'est que juste de faire remarquer que nos modernes artistes religieux n'ont, pour la plupart, aucune velléité de répudier le passé : ils connaissent, ils admirent, ils étudient les œuvres de nos ancêtres, mais pas en archéologues. Ce qu'ils y cherchent, ce sont des principes, non des formules toutes faites.

Ces sages réserves permettent aussi de répondre au reproche injustifié que certains adressent à l'art moderne, de se confondre avec la mode. La mode poursuit le nouveau à tout prix, et même le bizarre, sans aucune préoccupation de convenance. Pour l'art, aujourd'hui comme autrefois, la grande règle est de réaliser ce qui convient objectivement, en y marquant sans doute, dans une juste mesure, la sensibilité particulière de l'artiste et de son temps, et en y ajoutant cette splendeur de forme qui, d'après les philosophes scolastiques, caractérise le beau.

Faire du beau pour Dieu, voilà bien quelle est l'ambition de l'artiste

chrétien. L'Église, de son côté, souhaite ardemment que ses enfants « prient sur de la beauté », selon la parole célèbre de Pie X. Tout le monde y est intéressé, tout le monde a à y gagner. Il serait trop long de développer le rôle apologetique, unificateur, tonifiant de la beauté. Qu'il suffise de rappeler ici l'appoint précieux qu'elle fournit à la liturgie. La liturgie, par elle-même, la liturgie comprise et vécue déborde d'une beauté rayonnante et conquérante. La messe surtout n'est-elle pas un abîme vertigineux de céleste splendeur ? Cependant la liturgie aura encore plus de puissance, d'expression et de pénétration, si à la magnificence invisible des réalités spirituelles, s'ajoute la splendeur sensible du cadre, du décor, du mobilier, des vases et des ornements sacrés, des cérémonies et des chants.

Loin d'être pour la liturgie un luxe superflu, l'art lui apporte un concours efficace. A ce sujet, l'épisode du souper de Béthanie et du parfum précieux de Marie-Madeleine s'évoque spontanément à l'esprit. La beauté et la vie sont filles de Dieu, tandis que le « démon est le roi de ce qui est terne, morose et tristement laid ». C'est pourquoi ceux qui ont la charge d'organiser la liturgie ont le souci de la faire bénéficier de ce concours de l'Art et d'y introduire la beauté. Sans doute il n'est pas question de vouloir transformer le pasteur d'une paroisse en ministre des Beaux-Arts. Il est et doit rester le ministre de Dieu ; mais il ne sort pas de son rôle en aimant et en cultivant la beauté de la maison du Seigneur. La pauvreté de beaucoup d'églises y est un obstacle, hélas ! Cependant que l'on remarque bien qu'il ne s'agit pas de faire riche, mais de faire beau. Ce n'est pas la même chose. La beauté vraie, si elle déteste le clinquant, s'accorde de la sobriété et de la simplicité. L'essentiel est d'être décidé à sortir à tout prix de la banalité fade et écœurante de l'article de bazar, de l'objet religieux pastiche ou simili, que l'on achète sur le tas chez le marchand de la ville voisine — « papier d'Arménie, remplaçant le parfum précieux de Madeleine » — Mais on ne voit que cela, dira-t-on, on ne trouve que cela et cela coûte moins cher ?

N'est-ce pas le cas de répondre que la « camelote » coûte toujours trop cher ? Par ailleurs, il faut évidemment commencer par avoir soi-même idée d'autre chose, d'objets ayant du caractère ; et alors chercher, se donner la peine de chercher et d'exiger. Les marchands suivraient le mouvement — quelques-uns d'ailleurs n'attendent pas d'être ainsi poussés — et finalement, directement ou indirectement, on remontera jusqu'à l'artiste qui saura inventer les formules appropriées aux divers objets, suivant les besoins, et leur donner sinon toujours de l'éclat, au moins du cachet, et créer ainsi soit la pièce unique, soit le modèle intéressant qu'on attend de lui. Quand l'artiste digne de ce nom entre en jeu, c'est le monde de la beauté qui s'ouvre devant nous, et alors tout, même une simple burette, peut en refléter quelque rayon.

Ces considérations générales, si sommaires qu'elles soient, peuvent aider à faire comprendre le renouveau artistique qui se manifeste depuis quelques années en Bretagne. Il est très désirable que, soutenus par la sympathie efficace du clergé et des fidèles, les artistes bretons créent, de plus en plus, en s'appuyant sur les données de la liturgie et en s'inspirant du génie propre de la race, des œuvres où ils s'efforcent d'allier l'authentique tradition bretonne et celtique aux nécessités et aux goûts modernes. Puisse, grâce à eux, notre Bretagne devenir plus pieuse, plus bretonne et plus belle !

J. D.

N. D. L. R. — L'auteur conclut son excellent exposé sur l'art et la liturgie en faisant allusion à un groupe d'artistes bretons qui se sont donné pour mission d'œuvrer pour la plus grande gloire de la Foi et de la Bretagne. Nous entreprendrons prochainement nos lecteurs de la doctrine de ces jeunes artistes qui, sous le signe « AN DROELLEN » (La Spirale) ont fondé un Atelier Breton d'Art Chrétien.

# La Légende merveilleuse

de

## Saint Brendan le Navigateur<sup>(1)</sup>

**A**u siècle de Saint Bernard et de Suger, quiconque nourrissait le désir d'entreprendre, vivant, le voyage de l'Autre Monde, n'avait qu'à se faire débarquer sur la côte d'Erin et à s'adresser au premier Irlandais que le Ciel envoyait à sa rencontre. La réponse ne pouvait manquer de précision.

— Voulez-vous entendre les cris des démons et sentir l'âpreté des feux qui rougissent les régions où la Justice suprême exerce sa vengeance ?... entrez dans cette grotte et ne craignez point de vous avancer dans ses profondeurs : c'est le Purgatoire de Saint Patrice (2).

...Est-ce l'éternel séjour des élus que vous désirez parcourir ? Détachez une barque et laissez-vous aller à la dérive. Les courants vous emmèneront par là-bas, du côté de ce nuage qui semble rouler sur la mer ; et, si votre foi ne chancelle point, vous arriverez sûrement au Paradis. Des saints de notre peuple y sont allés. Le plus grand de tous après notre Père Saint Patrice y a conduit une batelée de moines : Saint Brendan le Voyageur.

Et comment le pèlerin n'aurait-il pas cru à ce qui lui était raconté de Saint Brendan ? On aurait pu lui mettre sous les yeux la relation détaillée du périple accompli par le célèbre moine de la côte d'Irlande à la côte du Paradis, étonnant journal de bord que l'étranger connaissait déjà, sans doute, car le manuscrit, cent fois recopié, ne cessait de courir les abbayes et les mémoires de l'Europe entière.

Ce fut pendant le X<sup>e</sup> ou le XI<sup>e</sup> siècle que parut la *Navigatio Brendani*, environ quatre ou cinq cents ans après la mort du saint, arrivée, a-t-on écrit, en 578. Probablement, ne doit-on voir dans ce récit autre chose qu'une compilation sous forme de roman de ce qu'avait retenu le folklore d'Irlande sur les randonnées à travers l'Atlantique et les mers boréales de hardis marins imitateurs de Saint Brendan dont les nombreuses courses en barque, durant sa vie de près d'un siècle, avaient frappé l'imagination populaire. Mais quelles qu'aient été ses origines, le « Voyage » ne tarda pas à se répandre. Dès 1120, il en parut une adaptation versifiée, faite par un trouvère anglo-normand. Ces deux œuvres sont à la base de mon travail, enrichi de portions notables empruntées à trois autres sources : les *Actes de Saint-Brendan* (3), la *vie de Saint Malo*, éditée par Dom Plaine, et enfin la *vie latine et la vie gaélique de Saint Brendan*, publiées par le Rév. Denis O'Donnoghue (4). Cette vie gaélique (Betha Brenaim) est tirée d'un manuscrit du XV<sup>e</sup> siècle reproduisant une œuvre antérieure, le *Livre de Lisnore*, découvert en 1814 au château de ce nom (Comté de Waterford) dans une porte murée où il avait été caché avec une belle crosse épiscopale.

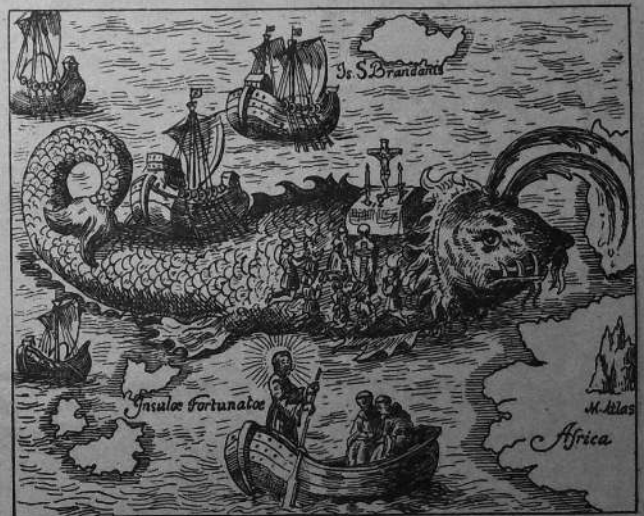
Bien avant de partir à la recherche du Paradis des Saints, Brendan s'était familiarisé avec le risque des longues randonnées sur mer ; et ce fut même vers notre littoral qu'il dirigea la proue de son embarcation, lors de son premier grand voyage. Sur quel point de nos côtes allait-il venir jeter l'ancre ? A défaut de tout guide, nous n'aurions guère d'embaras à le découvrir. En ce début du VI<sup>e</sup> siècle, d'innombrables flottilles traversaient la Mer des Bretons (notre Manche actuelle)

(1) Le texte que nous publions, avec l'aimable autorisation de l'auteur, notre éminent compatriote Dom J. Duchaux, moine bénédictin de l'Abbaye de Hautecombe, est tiré de l'introduction d'une adaptation inédite de la Légende de St Brendan.  
(2) Cf. Dottin : Louis Euzius et le Purgatoire de Saint Patrice, Champion, 1911.  
(3) *Acta Sanctorum Hiberniae*, Desclees, 1888, pp. 112 - 154.  
(4) *Saint Brendan the Voyager in story and legend*, Dublin, 1895.

transportant de la Bretagne insulaire aux côtes d'Armorique, sous la conduite d'évêques ou de moines, des troupeaux d'émigrants chassés de leurs demeures par les Saxons païens et cruels. Brendan mit donc aussi le cap sur cette contrée mystérieuse et accueillante dont on s'entretenait dans les mers occidentales et jusque sur les plages de la lointaine Hibernie. Il semble n'avoir touché la Petite-Bretagne que pour en traverser le territoire, du sud au nord. Aussi, la trace qu'il y a laissée n'a-t-elle point la profondeur du sillon ouvert dans sa glèbe par les Samson, Corentin, Tugdual, Pol Aurélien, Briec et Paterne ; mais l'un de ses fils spirituels deviendrait, comme ceux dont le nom précède, fondateur de l'un des sept sièges épiscopaux autour desquels s'organiserait la cohue des émigrants : Malo, le disciple préféré de Brendan, a pris place parmi les sept saints nationaux de la Bretagne-Armoricaine.

Si rapide qu'ait été le passage du moine-voyageur à travers la péninsule, il en demeure un souvenir vivace parmi ce peuple profondément attaché aux innombrables saints que l'on rencontre à l'origine de ses lan, de ses plou, de ses plus modestes villages. Nous serions mal avisé de ne point reproduire ce distique recueilli en Cornouaille ou en Trégor par Anatole Le Braz, l'auteur du *Pays des Pardons* ; il nous laisse entrevoir sous quel aspect les Bretons du continent se sont représenté et se représentent toujours le pèlerin venu des côtes brumeuses d'Irlande :

An Aotrou Sant Brévalan  
Ereet e gorf gant eur c'hêre balan.  
Monsieur Saint Brendan  
La taille ceinturée d'un lien de genêt.



(Dessin de L. Le Guennec.)

**SAINTE BRENDAN LE NAVIGATEUR**, d'après une estampe ancienne  
On remarque Saint Brendan célébrant la messe sur le dos de la Baleine

Mais il n'y a pas que ce centon évocateur d'une figure primitive à perpétuer le souvenir et le nom de Brendan sur le sol de la Petite-Bretagne. Le saint y est honoré en plusieurs sanctuaires, les uns en pays gallo, les autres en terre bretonnante. En la commune de Langonnet (Morbihan), où Brendan possède une chapelle au bord d'un affluent de l'Ellé, on veut qu'il ait fondé un monastère au hameau de Carven, près duquel se rencontrent « les ruines d'une vieille clôture et une habitation ressemblant à un château-fort avec une chapelle actuellement désaffectée et transformée en remise » (1).

La figure de Saint-Brendan, figure simple et rude, éprise d'idéal et passionnée de mystère, méritait bien un piédestal dans cette galerie des saints de Bretagne, si riche en physionomies d'une expressive et captivante originalité.

•••

Ils sont innombrables, de nos jours, les jeunes que consume le rêve de randonnées inouïes, d'ascensions vertigineuses, de performances non encore atteintes. N'est-il pas un peu leur devancier ce moine qui, ayant mis le cap sur le Paradis, explora des mers inconnues jusqu'à ce qu'il eût touché le rivage, objet de tous ses vœux. Qu'ils courent donc, comme lui, de la toile pour les mâts ou pour les ailes, qu'ils polissent des avirons ou des hélices en vue des *immurama* (2), des croisières auxquelles ils s'abandonnent à songer en regardant l'immensité des flots ou des airs. Qu'ils se persuadent aussi que la vie est un *immram* semé d'obstacles et de rencontres dangereuses, et que ceux-là seuls ont le droit de compter sur l'aide du mystérieux Pourvoyeur de Brendan — la Providence — qui cinglent vers un but vraiment noble et digne de l'homme : une Ile de lumière et de beauté, mais si lumineuse et si belle qu'il serait possible d'y voir comme un pan détaché de la Cité céleste.

Dom J. DUCHAUCHIX.

(1) Renseignements fournis par Monsieur le Recteur de Langonnet. Cet ecclésiastique a fait restaurer la première chapelle dont il est question. « Elle est, m'a-t-il écrit, de style ogival et porte la date de 1763. On y célèbre le pardon de Saint-Brendan le deuxième dimanche de juillet ».

(2) Pluriel d'*immram*, terme du gaélique irlandais : long voyage sur mer.

... « Une vie religieuse intense, originale, envahissant tout. Retirez ces pratiques religieuses, et il n'y a plus de Bretagne.

« Nos ensembles architecturaux ? C'est le groupe église, cimetière, ossuaire, calvaire, arc de triomphe, baptistère et clocher.

« Nos grandes réunions ? Les foires, mais surtout les Pardons, aujourd'hui encore, les manifestations catholiques. Notre Théâtre ? Des mystères sacrés. Nos chants ? Des Cantiques. L'idéal des écoliers studieux ? La prétrise. Et même les sports : l'homme qui portera la plus lourde bannière...

« Et par tout le pays : les chapelles, les croix, les calvaires, les fontaines miraculeuses, les pierres consacrées. Tous les accidents remarquables du terrain sont des lieux de pèlerinages ou sont vénéralés à un titre quelconque.

« L'Histoire de la Bretagne n'est qu'un long poème à la gloire de Dieu... »

A. CALVEZ (L'Essence de la Bretagne).

## La Providence des Celtes

QU'ils sont nombreux ceux qui pensent qu'il n'y aurait pas de guerres s'il y avait un Dieu ! Et cependant, nous, Chrétiens, Celtes, croyons qu'il y a un Dieu : Un Dieu d'Amour, un Dieu de Paix !

D'où vient donc qu'il y ait des guerres ?

Ne faut-il pas en chercher la raison dans la liberté que nous avons reçue, à la naissance du monde, des mains de notre Créateur ? Et de même que nos Premiers Parents n'ont rien trouvé d'autre à faire que de la mal utiliser, de même nous ne l'utilisons de nos jours que pour désobéir à Dieu Notre Père. Il nous a donné une loi d'Amour le concernant : Qu'en avons-nous fait ? Il nous a donné une loi d'Amour concernant le Prochain : Qu'en avons-nous fait encore ?

Le monde a voulu s'affranchir de ce Dieu Créateur pour honorer en Lui-même son Dieu. Dès lors il n'a suivi que ses instincts de domination ; que sa soif de colère et de vengeance et loin de se grandir par la pratique des Commandements divins, il s'est avili dans le sang et la haine. Et nous voudrions que ce Dieu intervienne chaque fois qu'il nous faut porter le poids de nos égarements ; chaque fois que le feu dont nous jouons si stupidement va nous brûler ? Rien n'est moins raisonnable.

L'Homme étant libre est un être responsable, aussi doit-il supporter les conséquences de ses actes. Lorsqu'il prépare la guerre en semant dans son cœur l'envie et toutes sortes de vices, ne nous étonnons pas s'il récolte au centuple le fruit qu'il a semé, car la guerre, comme toutes les mauvaises herbes, a cette supériorité sur le bon grain qu'elle l'étouffe et se développe plus vite et plus sûrement que lui. Que penser d'un Dieu qui nous laisserait la liberté de choisir entre le Bien et le Mal mais qui, à l'instant où l'incendie se déclencherait, interviendrait par un miracle pour s'opposer au fléau suscité par la folie des hommes ? C'est ce qu'avait bien compris BLEIMOR, notre Poète et Barde national, quand il écrivait en Janvier 1915 :

« Si tu avais voulu boire avec respect Son Sang à Lut, tu n'aurais pas été obligée de boire le sang de dix nations ;

« Si tu avais voulu t'agenouiller devant le Cadavre Divin du Calvaire, et adorer, il n'y aurait pas aujourd'hui, Europe, Europe, tant de cadavres... »

Cette voix est toujours d'actualité. C'est la voix d'un Breton. Elle se fait l'écho de la Sagesse des Anciens et reflète notre pensée. En effet, les guerres ne sont pas dues à l'indifférence de Dieu à notre égard, mais au contraire à l'indifférence des Hommes vis à vis de Dieu. Plus le monde se paganise, plus les conflits deviennent nombreux et meurtriers. Dès

lors où l'Homme veut être son propre Maître, son propre Dieu, il veut se montrer l'égal du Tout-Puissant, mais alors que Dieu crée, donne la Vie, l'Homme qui se prétend Dieu, détruit, donne la Mort. On ne sait plus qu'inventer pour tuer, pour anéantir : Bombes volantes V1 et V2 ; Bombe atomique... tout est dirigé dans le sens de la destruction !

Les Celtes ont payé le tribut du sang chaque fois qu'il leur fut demandé. Ils sont nombreux les Fils de la Celtie couchés dans les replis des Champs de Bataille ; morts courageusement le front tourné vers l'ennemi. Ils sont nombreux ceux pour qui l'Ankou ne fut autre qu'un soldat étranger. Le courage de nos Pères et de nos Frères tombés au Champ d'Honneur nous permet de jeter avec Bleimor ce cri d'alarme en faveur de la Paix :

« Ah ! Si tu avais voulu, Europe, il ne serait pas arrivé un évènement comme celui-ci ! »

Puissent nos enfants ne pas avoir à le répéter !

C'est dans notre christianisme que nous trouverons le moyen de lutter efficacement contre la guerre. Ce sont les Morts, les Héros, les guerriers de chez nous qui nous l'enseignent. La voix des Morts est infailible. Qui donc refuserait de l'entendre en Armor ?

Mais ce Christianisme nous ne le garderons pas pour nous comme des égoïstes. Ils nous ordonnent de le répandre, de le diffuser, de le vivre. Il faut que la Voie, la Lumière et la Vie pénètrent en nous et pénètrent les autres par notre Ministère. Il faut que nous soyons le levain dans la pâte dont parle l'Évangile ; que partout et toujours les Fils de chez nous soient les porte-flambeaux de la Paix Chrétienne et Universelle ; que le Sang du Christ apaise les querelles et les dissensions nationales et internationales ; que son Corps Rédempteur soit exposé sur le Bois de la Croix partout dans l'Univers afin que nul n'ignore ce qu'a fait Jésus pour nous !

Dieu a chargé la Celtie de cette mission grandiose et chaque année des apôtres quittent la Patrie pour porter au loin la Bonne Nouvelle et rassembler les Brebis dans la bergerie du Père. Ils sont les Messagers de la Paix ! Remercions Dieu de nous avoir ainsi manifesté Sa confiance ; promettons-Lui d'être fidèles à son appel ; de ne jamais succomber au découragement et de travailler toujours pour sa plus Grande Gloire ! Que tout Breton soit un Apôtre, un Chrétien et, s'il le faut, un Martyr !

Le courage du guerrier Celte n'est pas à exalter. Chacun, de par le monde, en connaît la valeur et l'abnégation, mais il faut aussi que chacun sache que nous autres, Celtes, ne sommes pas les complices du paganisme fauteur de guerres ; que nous aimons la Paix au-dessus de tout et ne combattons que pour la défendre ; que c'est la mort dans l'âme que nous subissons la guerre et seulement dans le but d'instaurer une Paix juste et durable.

Quand nous voyons tous les débordements de ce monde matérialiste infidèle, avec le Christ crucifié, avec tous les Héros agonisants, avec Bleimor, l'âme des âmes bretonnes, et la Pleiade des Saints d'Armor, nous levons les yeux vers le Ciel et crions du haut de notre Calvaire :

« Père ! Père ! Pardonnez-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font ! »

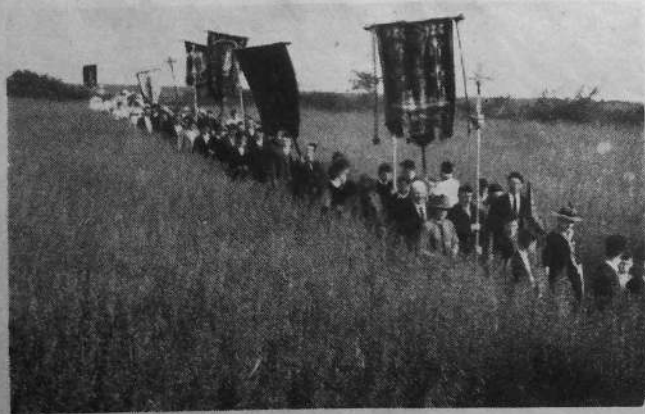
Éudovic LEBIHAN.



CHRIST DES BATAILLES

(Xavier de LANGLAIS)

Le « Dalc'h sonj » des  
binious fait tressaillir les  
pierres écroulées de  
Lann-Tewennoc...



(Photo J. Le Doaré).

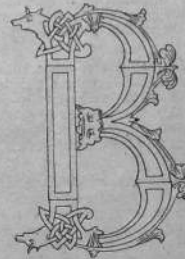
Troménie... Prière d'un Peuple en marche...

Un Foyer Spirituel Celtique  
rayonnant hier... éteint aujourd'hui..

## Lann-Tewennoc

O pierres ! De concert avec les chants des  
Bardes, préservez-vous mon nom de l'oubli ?  
(Ostian, Poème de Temora).

REIZH ! Gwenn-holl-ee ar Mab ganet dit !  
Bretagne ! Il est Tout-Blanc le Fils qui l'est né !



« En ce temps-là, — vers le milieu du V<sup>e</sup> siècle — un homme illustre du nom de Fracan, cousin du roi breton Conan Meriadec, s'embarqua avec sa suite peu nombreuse, traversa l'océan britannique, et vint aborder en Armorique. Fracan était accompagné de ses deux fils, Gwethnoc et Jacut, et leur mère Alba (en breton *Gwen*).

Le jour était à sa onzième heure quand le vent qui soufflait doucement du Nord-Ouest les fit atterrir au port de Bréhec, au fond de la baie qui devait tôt après s'appeler la baie de St-Brieuc. Fracan parcourt aussitôt les environs et découvre un vaste espace, assez grand pour la fondation d'un plou, tout encerclé de forêts et de halliers et fécondé par les eaux d'une rivière qui a nom Le

Gouët (2). Il trouve l'endroit commode et agréable et y fixe son habitation, y installe son *tiegez*.

Et voici que Gwenn met au monde un troisième fils. Dès qu'elle a la joie de le serrer contre son sein, remarquant le teint d'albâtre de l'enfant, elle jette ce cri mêlé d'étonnement et d'admiration : *Gwenn holl é !* (3). Il est tout-Blanc !... Il ne recevra pas d'autre nom. Mais n'était-ce pas là un symbole de cette pureté qui sera sienne du berceau de son baptême au berceau de son tombeau ! Par ce nom *Gwenn holl-ee*, devenu Gwennolé, le troisième fils de Fracan et de Gwenn, rayonnera sur la péninsule bretonne, durant sa vie et au-delà de la mort !

Dès son tout jeune âge, son père le confie à celui que l'on appelait le *Maitre très élevé*, qui avait fondé dans l'île Lavrée, l'île des Lauriers, une école monastique très recherchée. Le jeune Gwennolé ne tarde pas à faire de rapides progrès en sciences, tout en s'adonnant avec ardeur et ferveur à la vie monastique. Il reste auprès de saint Eudoc jusqu'à sa vingt-et-unième année... Or à cette époque la renommée de saint Patrick le grand apôtre de l'Irlande, — mort depuis quelques années — remplissait de son éclat tout le monde celtique. Gwennolé, enthousiasmé par le récit des vertus et des miracles de l'évangéliste d'Erin, n'a plus qu'un désir : voguer vers l'Irlande, vénérer les reliques de Patrick, les traces de cet homme

(1) La lettrine de cette page est un fac-similé d'une lettre ornée de style celtique du Cartulaire de Landevennec.  
(2) Wroclisten, biographe de St Gwennolé au IX<sup>e</sup> siècle, dans le Cartulaire de Landevennec.  
(3) Etymologie populaire.



illustre et recueillir de la bouche de ses disciples encore vivants les sublimes enseignements de sa science et les pratiques de sa discipline.

Avec cette fougue toute celtique, Gwenolé se décide à partir sur un navire marchand mouillé dans le port de Bréhat, prêt à lever l'ancre pour l'Île des Saints... Mais voici que la nuit venue, Patrick lui apparaît et lui donne ses enseignements, lui prescrit de rester sur le continent et de se bien préparer à fonder une nouvelle colonie monastique. Budoc regrette le départ de son fervent disciple. Il le laisse cependant partir en lui donnant onze moines, puis d'une main tremblante le « *Mât-re très élevé* » de l'Île des Lauriers bénit cet essaim sorti de sa ruche, qui vole vers l'Aventure...

### Du rocher aride de Topepig au foyer rayonnant de Lann-Tewennoc

Voici donc partis Gwenolé et ses compagnons à la recherche d'un lieu pour planter leur monastère, leur *lann*. Ils sont douze ! douze jeunes aventuriers de Dieu qui allumeront la flamme chrétienne et celtique à la pointe du Continent ! Mais ils seront d'abord soumis à de rudes épreuves !... Arpentant le *Kein Breish*, l'épine dorsale de la Bretagne, cette chaîne des monts d'Arez, ils descendent vers la mer qu'ils atteignent à l'embouchure de la rivière du Faou ! En face, ils aperçoivent l'îlot désert au nom curieux de Topepig, — aujourd'hui Tibidi, maison de la prière — qui les séduit. Car, sortis d'une île-monastère, les fils de Budoc ne conçoivent la vie monastique que dans une île protégée du contact du monde par la barrière des flots !

Ils se jettent sur cet îlot, y élèvent un oratoire et des cellules et s'acharnent à retourner la terre pour la cultiver. Hélas, c'est une roche aride battue par les vents, trop étroite pour les douze pauvres moines qui doivent se contenter de coquillages et de poissons pour se nourrir. Cependant ils restent accrochés à ce roc ingrat, trois dures années. Épuisés, ils finissent par l'abandonner, car ils ont remarqué en face d'eux une presqu'île couverte de forêts, baignée par les eaux de la rade de Brest et celle de l'Aulne.

Gwenolé prend donc possession de cette terre vierge et inhabitée. Avec ses compagnons, dont le nombre a grossi, il jette à bas les grands arbres pour faire de larges clairières... De bûcherons, les pionniers de Dieu se font charpentiers et construisent leur sanctuaire et leurs cellules. Le sol défriché est cultivé. Bientôt les blés onduleux dans la tiédeur de l'air marin, et l'abondance des récoltes fait de ce coin d'Armor un paradis terrestre : « Lieu très doux, le premier dans le pays à voir chaque printemps les fleurs s'ouvrir, le dernier à voir les feuilles tomber, séjour abrité contre tous les vents, beau jardin émaillé de fleurs de toutes couleurs » (1).

...Là, de l'ombre, des fleurs et des fruits savoureux ;  
Parure de l'autel régale des malheureux ;  
A l'aurore, on voyait sur les roses vermeilles,  
Des anges voltiger, lumineuses abeilles,  
Et la nuit, quand le chœur léger venait encor,  
Les harpes de cristal avec leurs cordes d'or,  
Sur l'église, lenclos, les cellules bénies,  
Versaient incessamment des ondes d'harmonies. (2)

Cet Eden celtique, prendra le nom de son fondateur, *Lann-Tewennoc* ou *To-win-noc*, diminutif que reçut le fils de Fracan, à la façon irlandaise (3).

(1) *Wrdisten, Vie de St Gwenolé.*

(2) *Brizeux, La Légende des Immortels. Histoires poétiques.*

(3) Suivant J. Loth, le nom de *Win-waloc*, abrégé et modifié selon certaines règles en usage chez les anciens Bretons, avait pour forme correspondante et familière *To-win-noc* ou *Tewennoc*, en sorte que *Lann-Tewennoc* est littéralement le *lann* de *Winwaloc* (Gwenolé). Dom Le Pelletier, qui fut moine à Landevennec, et auteur d'un Dictionnaire breton, donne une autre étymologie : *Tewennoc* est un lieu abrité du vent et exposé au soleil, *tewennoc*, l'adjectif exprimant cette qualité : étymologie qui semble simple et naturelle.

(Cf. A. de la Borderie T. I. Histoire de Bretagne).

Sous l'impulsion énergique du jeune et hardi Abbé, l'abbaye devient un des centres spirituels les plus influents de Bretagne. La vie monastique y est celle de tous les pays celtiques. Elle se partage entre les trois préoccupations essentielles : l'étude, le travail manuel et la prière. Chaque moine doit savoir un métier qui lui permettra de gagner sa vie. (Ainsi en est-il jusqu'au IX<sup>e</sup> siècle).

Divers indices laissent à penser que l'influence irlandaise se fit sentir à Landevennec plus qu'en aucun autre monastère breton. L'observance monastique, la tonsure des moines étaient scotiques. Elles restèrent en vigueur jusqu'en 818, date à laquelle Louis le Pieux, maître en Bretagne, à la suite de son triomphe sur Morvan, enjoignit à l'abbé Matmonoch de substituer aux us monastiques insulaires — qui étaient la règle de St Colomban — la règle de Saint Benoît et à la tonsure celtique la *corona* romaine (1).

Si Lann-Tewennoc est une terre d'abondance, sa communauté observe une vigoureuse abstinence : le froment et le vin ne sont d'usage que pour le sacrifice de l'autel, et le pain n'est que d'orge avec toutes les recoups. Encore Gwenolé fait-il mêler dans celui qu'on boulangéait pour lui, une moitié de cendre... Le plus délicieux breuvage de ses disciples n'est qu'une espèce de rapé d'eau dans laquelle fermentent des fruits sauvages cueillis dans la forêt (2).

Malgré toutes les austérités qu'il s'impose, Gwenolé est toujours gai avec ses frères, et d'une jeunesse de caractère qu'il gardera jusqu'à sa mort.

### Trois flambeaux sur la Cornouaille

Sa haute vertu, l'ardeur de sa charité, ses miracles, font rayonner son nom sur toute la Bretagne... Le roi Gradlon, qui réside à Quimper, décide de se rendre à Lann-Tewennoc, curieux de voir ce moine dont on lui a si souvent fait l'éloge...

« Gradlon s'avance ému et se prosterne devant saint Gwenolé :

— Quels présents pourrais-je te faire qui te seraient agréables ?... Je suis puissant, j'ai de grands biens, de vastes territoires, des coffres remplis d'or et d'argent... Ce que je te donnerai, nul n'osera y toucher, tu jouiras en paix et pour toujours de mes dons, dit le prince de Cornouaille.

Gwenolé lui tend la main, le relève et souriant lui dit :

— O Roi ! est-ce un piège que tu veux me tendre avec tes dons ?... Si j'avais attaché quelque prix à ces vanités, serais-je venu m'ensevelir dans ce désert ? N'aurais-je pas mieux fait alors, au lieu de me courber sur cette terre et de la déchirer avec la houe pour en arracher ma frugale subsistance, de vivre tranquillement sur les riches domaines de mon père ?... Non, non, je ne me laisserai pas séduire par ces richesses périssables, car celui qui s'y attache court grand risque d'être à jamais privé des richesses éternelles.

Le roi insiste. A toutes ses offres magnifiques, le moine oppose un refus formel. Gradlon est conquis :

— Ami du Christ qui est Dieu, dit-il à Gwenolé, ordonne tout ce qu'il te plaira pour le service du Très Haut, je suis prêt à l'exécuter.

Depuis lors, Gradlon, jusque-là dur et farouche, s'adoucit et exerça sa puissance avec la plus exacte justice » (3).

L'amitié scellée entre le Prince de Cornouaille et l'Abbé de Lann-Tewennoc ne fit que s'affermir avec les années. On voit Gwenolé se rendre fréquemment à

(1) Dom Gougaud, *Les Chrétientés Celtiques*. A Rome, la tonsure adoptée au VII<sup>e</sup> siècle est celle dite « de saint Pierre », autour de la tête rasée on laisse subsister une couronne de cheveux. C'est cette tonsure que portait saint Grégoire le Grand, et c'est celle que saint Augustin et ses compagnons introduisirent en Angleterre.

Or, les moines celtiques avaient aussi leur tonsure, mais elle n'avait pas la forme romaine. La tonsure celtique consistait à se raser complètement le sommet de la tête, d'une oreille à l'autre en laissant cependant sur le front une demi-couronne de cheveux et les cheveux étaient portés longs par derrière.

D'où venait cette tonsure celtique ? On a dit que les druides d'Irlande portaient une tonsure, que les guerriers aussi étaient tonsus. C'est sans doute, dans une tradition nationale que les moines celtiques ont trouvé cette forme de tonsure.

Toujours est-il qu'elle fut matière à longues controverses. Dom Morice nous donne la preuve qu'elle était encore, en 818, la tonsure des moines de Landevennec.

(2) D'après Dom Lobineau.

(3) *Wrdisten, Vita S. Winwaloc* (Cart. Landevennec).

Quimper où il entre en relations avec cette autre rayonnante figure : l'ermite Corentin, qui, sur les instances de Gwenolé et de Gradlon, accepte de devenir le premier prélat de la Cornouaille armoricaine. Désormais ces trois hommes de même race, animés de la même foi, assureront la prospérité et la grandeur du pays...

Après avoir gouverné son Iann pendant un demi-siècle, l'heure solennelle du repos et de la récompense divine sonne pour le grand athlète. La nuit précédant sa mort, une voix d'en-haut avertit Gwenolé que le moment est venu de quitter cette terre. Alors... à la pointe du jour,

*Faible de corps l'abbé, rassembla son chapitre,  
Remit à Gwen-Aël et la crose et la mitre  
Puis porté dans les bras de ses religieux,  
Et sur terre brillant de la splendeur des cieus  
S'avança vers l'autel, dans les mains son calice :  
Prêtre, il voulait offrir un dernier sacrifice.  
Là, nourri du froment consacré par sa main,  
A ses Frères joyeux il donna aussi le pain.  
A l'extrême-onction il soumet son front pâle,  
Et goûte la douceur d'un cœur pur qui s'exhale (1).*

C'était le 3 Mars de l'an 532. Le corps de saint Gwenolé fut enseveli dans son oratoire auprès de celui de son vieil ami Gradlon-Meur qui avait exprimé le désir de jouir du repos éternel en terre sainte de Lann-Tewennoc.

Les restes vénérés de Gwenolé demeureront jusqu'au jour de deuil où des oiseaux de proie venant du Nord, s'abattront sur ce foyer de la chrétienté celtique.

## LE FOYER DETRUIT...

### L'exode des fils de Saint Gwenolé

Une première fois, en 844, les Normands ravagent Lann-Tewennoc. Nominosé, le Père de la Patrie, et Salatin-le-Tout-Puissant, aident fortement les fils de St Gwenolé à reconstituer leur abbaye.

Elle sera protégée d'un nouvel assaut des pirates scandinaves, écrasés en 888 par Alain le Grand, dans les landes de Questembert... « Mais lorsque mourut leur vainqueur breton, les Normands, qui de son vivant n'osaient pas même regarder de loin la Bretagne, s'ébranlèrent de nouveau et devant leur face la terre trembla. Il manquait surtout à la Bretagne un chef suprême, un roi digne de ce nom, capable d'imposer sa volonté, de concentrer dans sa main toutes les forces nationales, de diriger habilement la résistance. Hélas, Nominosé, Erispoé, Salatin, Gurlant, Alain, ne sont plus là pour faire face à l'ennemi et défendre les richesses temporelles aussi bien que spirituelles de la Bretagne... Or, dans le comté de Cornouailles, domaine héréditaire de Wrmaelon, un sanctuaire « vénéré entre tous, garde le dépôt précieux des plus antiques traditions politiques et religieuses du pays : l'abbaye de Landevennec. — Lann-Tewennoc ! — S'il était un lieu que le roi de Bretagne dût tenir à préserver avant tous les autres des insultes des pirates et des profanations des païens, c'était celui-là. C'est celui-là qui fut le premier brûlé et détruit par eux. Preuve lamentable de la profonde incapacité de Wrmaelon... (2).

Tandis que, le comte du Poher s'enfuit chez Athelstan, roi d'Angleterre, avec une foule de Bretons et son propre fils Alain — petit-fils d'Alain-le-Grand — qui sera plus tard surnommé Barbetorte, les fils de St Gwenolé, leur monastère détruit, profané (3) prennent le dur chemin de l'exil, emportant avec eux les reliques de

leur Vénéré Père et de son disciple St Gwenhaël, sauvées par eux à grand'peine. Sur leur route ils rencontrent d'autres prêtres, clercs et moines chargés des vases sacrés et des ornements des églises, des manuscrits liturgiques et historiques, mais avant tout des corps saints confiés à leur garde, qui furent en grand désarroi et en grande hâte vers la partie de la Bretagne et le point de la frontière bretonne restés libres !... Les corps entiers de St Malo, St Samson, St Patern, St Lunaire, St Gwenhaël, St Ronan, des reliques plus ou moins importantes de St Briec, de St Corentin, de St Méloir, de St Trémeur, de St Budoc et de tant d'autres saints quittèrent ainsi la Bretagne pour ne pas être profanés par les hordes normandes... Hélas, de cet exode, combien ne sont jamais revenus !...

Pendant ce temps « les Normands dévastent toute la Bretagne ; ils l'écrasent, ils la détruisent, ils en vendent, ils en enlèvent où ils chassent tous les Bretons (1).

A leur tête leur abbé Bénédict, successeur de Wrdisten, et Clément, évêque de Cornouaille, les fils errants de St Gwenolé allèrent demander à ceux de Saint-Judoc, établis au fond du Ponthieu, asile et protection. Ceux-ci les reçurent bien, les présentèrent au comte de Ponthieu, Helgaud, qui résidait dans la ville de Montreuil (en Picardie), et qui leur fit bon accueil. Mais quand ils parlèrent de passer en Grande-Bretagne, il s'y opposa. Très pieux, il ne voulait point laisser partir le corps de Saint Gwenolé, mais il le combla d'honneurs. Grâce à sa protection, à ses largesses, les religieux de Landevennec élevèrent là une église pour y déposer cette précieuse dépouille, et auprès de cette église une abbaye dite, par les gens du pays, *Saint Walois* (pour St Vinvalois), si bien que — dans une des rares chartes authentiques du Cartulaire de Landevennec, probablement de l'an 924 — nous voyons toute la communauté Landevennecienne rétablie, ressuscitée presque au complet, fonctionnant régulièrement à Montreuil, sous la direction de l'abbé même qu'elle avait en Bretagne : Bénédict.

« Cet acte est intéressant. On y voit un noble breton nommé Hepwou, fils de Riwelen et Ruantrec, se disant issu de race royale, donner à St Gwenolé — c'est-à-dire au monastère placé sous son patronage — une église appelée *Sanctus*, en breton *Lann Sent*, près Gourin. Ainsi en 924, pendant que les Normands tuaient, déchiraient, brûlaient le sol de la Bretagne, les Bretons chassés de chez eux par cette invasion, réfugiés à l'autre bout de la France, avaient si peu renoncé à rentrer dans leur patrie et à la délivrer des bandits scandinaves, qu'ils disposaient également, régulièrement, tranquillement, des églises et des domaines de Bretagne, leur appartenant comme parfaitement sûrs d'en reprendre bientôt possession.

« Tous, prêtres et laïques, sont si convaincus de la prochaine délivrance de leur patrie, qu'ils disposent entre eux du sol breton comme s'ils le tenaient encore entre leurs mains (2).

## LE FEU COUVE SOUS LA CENDRE...

### Jean de Landevennec, le moine patriote

« En 924, la Bretagne est morte, abandonnée du ciel et de la terre, de Dieu et des hommes... Son sépulcre même est vide. Ses fils vivants ont émigré aux plages étrangères, aux contrées lointaines. Ses vieux saints, les fondateurs de sa nationalité terrestre et ses protecteurs célestes, l'ont délaissée.

« C'est fini. Son sol n'a d'autres habitants que des hordes normandes, retranchées ça et là dans leurs lignes fortifiées, sur les rivages. Partout ailleurs le désert, le silence, la ruine, la mort.

« Cependant du fond de cette tombe sort un gémissement. Là-bas, dans les ruines de Landevennec, dont les moines furent des premiers à quitter le sol breton, on voit des ombres errer. En voici même une qui chante ou plutôt murmure et déplore la ruine de la patrie bretonne :

« Hélas ! dit-elle, elle est là géante, dépouillée de tout l'éclat de ses triomphes, mutilée par le massacre de ses puissants chefs, gémissante, vaincue, pliée en deux sous le joug étranger...

(1) Flodoard, archiviste de la cathédrale de Reims au X<sup>e</sup> siècle, auteur des grands événements de son époque (819-966).

(2) A. de la Borderie, *Histoire de Bretagne*.

(1) Erizeux : *La Légende des Immortels*, Histoires poétiques.

(2) A. de la Borderie, *Histoire de Bretagne* Tome II.

(3) En 814. Des détails sur ce tragique événement sont contenus dans un vieux manuscrit de l'abbaye de Lann-Tewennoc, conservé à la Bibliothèque Royale de Copenhague, et dont l'existence nous a été révélée avant la guerre par M. Léopold Delisle, l'éminent paléographe de l'École des Chartes.

« ...Quand notre terre avait la beauté et la parure de la jeunesse, quiconque voulait passer pour brave ou pour savant y accourait. Aujourd'hui, nul n'y vient que pour la piller. Elle est comme ensevelie dans la mort. Elle n'a plus un seul héros vaillant dans la bataille et capable d'enlever des proies. Elle est écrasée, anéantie.

« En face des désastres qui l'accablent (ô terre bretonne) : où sont les hautes demeures de tes lions à la face terrible ? Où sont les gras pâturages de tes Nonceaux ?

« ...Ils sont morts, tous morts les chefs de guerre par qui elle gagnait des batailles cette terre qui a perdu son peuple de braves... » (1).

Toutefois cet amer gémissement se termine par un cri d'espoir !

« C'est là, la mère magnanime des grands ancêtres puissants par la gloire sublime de leurs exploits, les uns héros de la terre, les autres habitants des cieux. Elle git, aujourd'hui, accablée sous ses défaites, bientôt soutenue sur ses fils robustes elle se relèvera vaillamment — si elle veut suivre les voies de la justice. Autrement elle restera longtemps à terre, brisée, anéantie ».

Ce dernier cri du poète sonne comme un coup de clairon. C'en est un aussi. La colonie bretonne fondée sur la Canche, à Montreuil-sur-Mer, autour du corps béni de saint Gwenolé, entretenait pieusement le souvenir de la patrie bretonne, la foi dans le recouvrement du sol natal. Là et ailleurs sans doute, dans la plupart des groupes bretons formés douloureusement sur la terre d'exil, on ne doutait point du retour prochain dans la patrie, du retour définitif des Bretons. La colonie de Montreuil faisait plus qu'y croire, elle travaillait à réaliser sa foi. Les moines de Landevennec se distinguaient à cet égard par un grand zèle... et vers l'an 935, leur abbé, qui alors se nommait Jean, résolut de se rendre lui-même dans la péninsule bretonne et de voir ce qu'il y avait à faire (2).

Il se glisse dans les ruines de Landevennec dévasté, profané. Au nom du Christ et de Gwenolé, le moine reprend possession de sa terre natale en y plantant la croix « Spes unica ! », qui demain étendra de nouveau son ombre sur la Bretagne entière, et marquera les foudroyantes victoires de Barbetorte le Libérateur (3).

« Le jeune Alain est à la cour d'Altheistan, roi d'Angleterre. Jean lui dépêche là des hommes de confiance qui le mettent au courant de tout et le pressent fortement de venir en personne diriger, pousser l'attaque contre les pirates. Alain accepte, et avant qu'il eût mis le pied en Bretagne, Jean s'occupe de lui recruter des partisans, de lui former une petite armée ; il fait prêter serment de fidélité au jeune prince par ses fidèles, notamment par Wethenoc et Amalgod (frère de l'abbé Jean) (4).

« Ainsi cette grande et héroïque entreprise de la délivrance de la Bretagne fut conçue, préparée, organisée par l'abbé Jean de Landevennec ».

## LA FLAMME RENAIT...

### La dette nationale envers Lann-Tewennoc

Lorsqu'en 937, la Bretagne fut définitivement libérée, les Bretons témoignèrent leur reconnaissance aux artisans de cette résurrection en aidant l'abbé Jean à rebâtir le monastère de Landevennec.

« Les services exceptionnels rendus à la Bretagne et à Barbe Torte par l'abbé Jean de Landevennec faisaient de la restauration de cette maison une dette nationale. Barbe Torte ne la renia point ; il prit sous sa protection Landevennec, et voici la magnifique donation qu'il lui fit en 945 : les paroisses de Batz et du Croisic, de Sucé, de Saint-Mars ; à Nantes les églises de Sainte-Croix et de Saint-Cyr, et

(1) Extrait d'une poésie du Cartulaire de Landevennec (Cf. La Borderie).

(2) A. de la Borderie, *Histoire de Bretagne*, T. II.

(3) Des croix monolithes taillées dans le granit, sculptées d'insignes guerriers : glaives, poignards, furent plantées il y a mille ans dans les lieux qui furent le théâtre des victoires bretonnes sur les envahisseurs Vikings. De ces croix on en voit encore de nos jours : à Questembert où Alain le Grand défit les Normands en 858 ; à Plourur, Lanc'harc dans le Tréguier ; à Lok-Maria Ploumané, près de Brest, où il existe toujours une croix appelée *Kroaz an Norman* ; à Rimeven, près de Lanveven, champ de bataille d'Alain Barbe Torte...

(4) D'après A. de la Borderie.

de grands droits dans les pêches, les vignes, les salines. Les seigneurs de toute la Bretagne s'unirent au duc, principalement, comme c'était naturel, ceux de Cornouaille. Le vicomte Dilès, les dames Alarun et Lanargant donnèrent à Landevennec la paroisse de Dinéault et celles de Plonéour Cap-Caval, de Beuzec, de Pumerit, de Fouesnant, de Plozevet. Le comte Budic, sur son lit de mort, offrit à St Gwenolé la paroisse d'Edern, pendant que le comte de Léon, Even le Grand, lui aumônait les trèves de Lanefret et de Lanrivoaré, et Moysen, seigneur du Broërec, celle de Nevez en Carentoir, etc... »

## LA FLAMME RENAIT ENCORE !

### Nouveaux ravages et pillages du Lann

Mais après cette résurrection, au cours des siècles, Landevennec devait subir bien des vicissitudes :

En 1355, tandis que Charles de Blois et Jean de Montfort luttèrent l'un contre l'autre pour la conquête du pouvoir en Bretagne, un capitaine anglais John Vautalent pilla et détruisit l'abbaye de Landevennec. En 1393, les Anglais, forcés de lever le siège de Brest ravagèrent de nouveau le monastère. En 1387, lorsque Jean de Montfort assiégea le château de Brest, ses soldats firent de grands dommages à Landevennec.

« René de Mesgouez et son frère, Troilus de Mesgouez, marquis de la Roche, profitèrent de la faiblesse de l'abbé commandataire Pierre Lorgan pour usurper ses droits et pour mettre l'abbaye en coupe réglée. Ils firent abattre 10.000 pieds d'arbres dans le bois de Penfor, enlevèrent l'argenterie, même celle de l'église, et emportèrent les cloches pour en faire des canons. Le prieur claustral Mathezou, à la suite d'une procédure pendante devant la Cour de Châteaulin de 1588 à 1606, obtint contre les seigneurs de Mesgouez une sentence leur enjoignant de le rétablir dans la possession de l'abbaye ; mais par le crédit dont jouissait Troilus, page et favori de la reine Catherine de Médicis, cette sentence resta lettre morte.

« Pendant les guerres de la Ligue, l'abbaye eut à souffrir tour à tour des Tayaux et des Ligueurs qui continuèrent l'œuvre de dégradation commencée.

« En 1589, des pillards s'abattirent de nouveau sur le monastère, et contraignirent les moines à s'enfuir, volèrent les croix, les vases sacrés, les missels et tous les trésors qui tombèrent sous leurs mains. Le Pape Clément VII, le 14 juin 1589, ordonna aux Evêques d'Angers, de Quimper et de Léon, d'aider le pauvre abbé de Landevennec à relever son monastère.

« En 1593, la soldatesque de Brest accourut à Landevennec et y vola un ostensor en or de grand prix, des vases sacrés d'or et d'argent, des ornements d'église, des meubles et des archives précieuses. L'année suivante ils saccagèrent le mobilier, les portes et fenêtres de l'église abbatiale pour faire du feu. Au mois d'octobre suivant, des hordes anglaises, qui allaient mettre le siège devant le château des Espagnols à Crozon passèrent par Landevennec et volèrent ce qui restait d'ornements d'églises, d'ustensiles de cuisine.

« La paix ne revint à Landevennec qu'en l'an 108, lorsque Messire Jean Briant, chanoine à Quimper, fut nommé Prieur. La besogne ne lui manqua pas pour relever et restaurer tout ce qui avait été anéanti et volé par les pillards.

« Sous Louis XIV, lors de la révolte du Papier Timbré, en juillet 1625, il y eut également des troubles à Landevennec. Les paysans des environs accoururent à l'abbaye et tentèrent de s'emparer des biens des moines. Grâce à Dieu, il n'y avait qu'un peu de vin dans la cave ; les pillards burent tout ce qu'ils trouvèrent et leur désir satisfait s'en allèrent sans causer d'autres dégâts au monastère » (1). Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les abbés apportèrent de nombreux aménagements qui ne furent pas toujours bien inspirés. Ainsi, en 1709, M. de Chateaufort fit détruire la chapelle de Ste Gwenn, mère de St Gwenolé, qui avait été construite, disait-on, par Klervia, sœur de Gwenolé ; cette chapelle fut relevée et on pouvait encore la voir en 1860, mais elle était, hélas, devenue une maison d'habitation, comme cette chapelle de Lanvenec, en Lanrivoaré, dédiée à saint Gwenhaél, fondée sur les terres qui furent données à Landevennec par le Duc Alain !

(1) D'après L. Toscer « Le Finistère pittoresque ».

En 1729, la foudre tomba sur l'église abbatiale et brûla le Maître-Autel qui était en bois ; un autel de marbre le remplaça. Monseigneur de Champion de Cécé, évêque de Troyes et Auxerre, le dernier abbé de Landevennec, fit construire au Penity une nouvelle demeure pour le Prieur (1).

## LA FLAMME MEURT...

### Le coup de grâce de 1793

Lann-Tewennoc, centre de rayonnement de la spiritualité chrétienne et celtique, Ame de la Bretagne il y a un millénaire, terre évocatrice des grands noms de Gwenolé, Gwensael, du Roi Gradlon, d'Alain Barbe Torte, des Abbés Jean de Landevennec et Jean de Langouesnou, du celtisant Dom Le Pelletier, *Lann-Tewennoc Kaion Brezh* allait subir des coups plus mortels encore que ceux que lui portèrent les barbares du X<sup>e</sup> siècle... Ce sera un nouveau massacre, un dépouillement plus raffiné peut-être, qui n'en sera pas moins terrible. L'Esprit même qui soufflait dans ces murs sacrés depuis des siècles en sera chassé par la Révolution de 1793...

La bibliothèque et le chartrier de l'Abbaye contenaient un grand nombre de manuscrits et de titres aussi précieux par leur antiquité que par leur valeur historique. Ces importantes archives de l'Histoire nationale des Bretons furent pillées et dispersées, ainsi que des manuscrits sur parchemin, dont certains rédigés en breton furent envoyés à Brest pour servir... à la confection de sacs à poudre !

Le Cartulaire relatant l'Histoire de Landevennec, qui avait été volé, fut grâce à Dieu retrouvé et déposé à la Bibliothèque de la Ville de Quimper... Les trésors sacrés disparurent eux aussi. Reliquaire dépouillé de son précieux dépôt, le *lann* de Gwenolé allait disparaître sous les coups répétés des barbares de 1793...

Tiphaigne vendit son acquisition à un dénommé Pouliquen de Brest, qui faisait beaucoup de marchés à cette époque dans la construction d'habitations. Il démolit le monastère et les pierres furent utilisées à bâtir de luxueuses maisons pour la bourgeoisie brestoïse. Le cloître était pavé d'un grand nombre de tombes plates, qui recouvraient les restes des religieux de la communauté landevennecienne et de gentilhommes bretons. Presque toutes ces tombes ne remontaient qu'aux XVI<sup>e</sup>, XV<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. Elles furent déplacées, vendues et transportées à Brest, comme matériaux avec les autres débris du cloître pour servir à bâtir un abri près de l'église St Louis autour du marché que l'on a appelé depuis « le marché Pouliquen ».

Le citoyen Pouliquen ne démolit cependant pas l'église abbatiale. Il avait l'intention de la vendre aux paroissiens de Landevennec, mais ceux-ci de crainte d'avoir trop de frais d'entretien préférèrent garder leur modeste église paroissiale. S'ils avaient su, les pauvres gens, quel trésor ils perdaient. Si seulement il s'était trouvé quelques-uns pour sauver de leurs propres deniers ce qui restait encore de la célèbre abbaye, quelques âmes de la trempe des paysans léonards qui, à la même époque, se cotisèrent pour racheter la Basilique du Folgoat, qu'un fripier de Brest — toujours — avait acheté à vil prix dans la sacrilège intention de la vendre pierre par pierre !...

Pouliquen et de Roajout, propriétaires du monastère, ne firent dès lors rien pour réparer le toit et peu à peu l'église tomba en ruines. Le tombeau du Roi Gradlon, dit-on, fut expédié à... Paris !!

En 1825, l'église était encore debout, avec une grande partie de l'abbaye. Le citoyen Pouliquen, croit-on, avait fait de mauvaises affaires et ses créanciers, pour rentrer dans leurs fonds, demandèrent la mise en vente de l'abbaye pour 1.200 frs. Monseigneur de Poulpique, qui était alors évêque de Quimper, tenta de l'acheter, mais celui qu'il avait chargé de cette opération fit une faute impardonnable parce qu'il n'avait pas cru devoir surenchérir sur un architecte parisien, Aristide Vincent... Landevennec resta donc à cet étranger qui acheva la démolition de l'église sous prétexte d'utiliser les pierres pour la construction de fours à briques ! Cela n'empêcha pas le sieur Vincent d'être élu maire de Landevennec ! ! A quelles aberrations se laisse entraîner un peuple qui ne connaît pas son Histoire ! Quelles fautes, quels crimes ne lui fait-on pas commettre !

A la voix indignée du chevalier de Frémenville qui, il y a un siècle, visitait les

(1) Cette demeure existe toujours et est devenue l'habitation du propriétaire du domaine monacal.

ruines de Landevennec, nous pouvons joindre la nôtre et nous écrier aussi en présence de cette abomination d'un lieu saint de notre terre bretonne :

« En approchant des décombres entassés, des murs à demi-écroulés de l'abbaye, comment se défendre d'un sentiment pénible, en songeant que malgré sa haute antiquité, ces destructions ne sont pas l'ouvrage du temps, mais bien celui des hommes ? Des mains rapaces et sacrilèges ont renversé ces murs érigés jadis par les mains royales d'un des premiers princes chrétiens de l'Armorique ; elles ont violé son tombeau et dispersé ses cendres, respectés pendant tant de siècles !... »

Que de souvenirs au milieu de cette enceinte aujourd'hui déserte et silencieuse, et dont les derniers débris disparaîtront peut-être bientôt aux regards des hommes ! (1).

Bretons, mes frères, quand nos pas nous mènent à Lann-Tewennoc, ne nous y conduisons pas en touristes, en curieux à la recherche du pittoresque, ni en campeurs insouciant, heureux de trouver un bon coin pour y planter notre tente !

Pénétrons en ce lieu en Pèlerins ! Que nos pieds foulent avec respect ce sol sacré qui recouvre la cendre des rois et des saints ; que nos yeux voient l'abomination de la désolation ; que notre âme pleure et que notre cœur saigne devant les murs pantelants du *lann* si florissant jadis, devant la tombe ouverte, dévastée de Gradlon-Meur, devant la statue mutilée de Saint Gwenolé qui git abandonnée dans les ronces, loin peut-être de son tombeau dont on ne connaît même plus la trace !

Et surtout, mêlons nos prières à celles des oiseaux, nos frères dits inférieurs, qui sont les seuls à louer le Très-Haut en terre bénie de Lann-Tewennoc !

Et peut-être demain, s'il se trouve encore des Aventuriers de Dieu, des Pionniers de la trempe de Gwenolé, jaillira de nouveau, d'entre les pierres écroulées, la Flamme ardente qui embrasera les cœurs, *da sevel Keltia evit Doue* (2).

C. HERRI

(1) Chevalier de Frémenville. Antiquités du Finistère.  
(2) Le 14 Juillet dernier, lors de la célébration du XIV<sup>e</sup> Centenaire de la mort de St Benoît, a été posée la première pierre d'une nouvelle abbaye bénédictine à Saint-Benoît-sur-Loire, dans la « Plaine de la Grâce », où la modeste abbaye de Fleury était le centre intellectuel et scientifique de la France ! Quand aurons-nous cette même joie de voir la sève bénédictine rendre la vie au Rameau desséché de Lann-Tewennoc, cœur spirituel et intellectuel de la chrétienté Celtique en Bretagne ?



(Bois gravé de Jeanne Malicet)

# Menec'h Breizat

(UN VŒU DE CHARLES DE GAULLE...)

**M**ENEC'H eo o deus dibabet d'hon tud koz ar vro gaer ma vevomp enni breman ; gant o skoazell eo ez eo bet savet hor Breiz ; roudou a zo sanket ken doun, e douar an Arvor, m'o gweler c'hoaz, daoust pegement a boan o deus kemeret o enebourien d'o c'has da get, hag o anoioù a vez, dalc'h mat, e genou hag e kalon eur bobl a-bez.

Menec'h hon eus bet, met n'hon eus ket ken. Fizians am eus koulskoude e tizirout adarre, eus eun tu pe du, hag en eun doare pe zoare. Doue ne lezo ket Breiz da vervel.

Tadou sant Beneat Stadou-Unanet Amerika a zo o paouez staga, (1) a-zevri, war a glevan, da zevel eur manati eus o urz er China ; ar manati-se, eme an Tad Yann Joliet, a vezo chinaek, penn-da-benn ; ne vezo ennan nemet tud eus ar China ha ne vezo komzet ennan, dreist pep tra, nemet chinaeg ; ar re hen diazezo, dal m'o devezo desket, da venec'h kenta ar China, lezennou sant Beneat, a en em denno hag, a lezo Chinaiz mistri en o zi.

Na pebez vad ne ray ket ar manati-se d'ar China ha na peger sentus eo menec'h an Amerik ouz ar Pab a lavar d'ezo dre c'henou e gannad e Pekin, an A. Constantini : « An Iliz n'eo ket evit gouzanv gwelet he beleien o labourat evit o bro o-unan p'emaint o chom en eur vro ha n'eo ket o hini ». Pegoulz e tevio ivez menec'h evelse, pe eus an Amerik, pe eus eul lec'h all, da zevel e Breiz Izel eur manati hag a vo *eur gwir vanati breizat na ha nann eun ti gall ouspenn e Breiz*. Her gedal a raer mil bell a zo. Charles de Gaulle (2) her goulenne pa skrive, er bloaz 1865, ar c'homzou-man : « *S'il m'était permis d'exprimer un vœu, ...ce serait de voir un ordre religieux nouveau ou, du moins, une division spéciale d'un ordre religieux ancien, se consacrer, sous l'invocation des vieux saints savants des deux Bretagnes, à la prédication et à l'instruction de la jeunesse de toutes les classes dans les pays celtiques. ET CELA PRINCIPALEMENT PAR LE MOYEN DES LANGUES INDIGENES* » (3).

Lakaat sevel eun hevelep ti a vije ar brasa vad a oufe santez Anna da ober d'he bro.

Eur beleg aman, eur beleg a-hont, kaer o do beza tuet gant ar brezoneg, ne raint biken d'ezan koulskoude, ar vad a raio eun tiad menec'h a vo o labour pemdeziek o pedi Doue ha poania da yiret Breiz en he sav, rak en he sav e rank chom, aze n'eus ket da lavaret nann ; ezomm a zo anezi er bed hag ezomm a zo eus ar brezoneg ; e lezel da vont da goll a zo lezel da vont da goll eun tenzor hep e bar. Ha n'eo ket an dra-se hepken :

Ar brezoneg hag ar Feiz

A zo breur ha c'hoar e Breiz !

Evelse e komze ar re goz ha truez em bevez atao ouz ar re a gav abeg, en eul lavar ker fur.

Sur a-walc'h n'eus chadenn aour, na chadenn houarn ebet o staga an eil ouz egile ar Brezoneg hag ar Feiz, ha koulskoude stag, ha stag mat end-eeun int, an eil ouz egile, ha stag mil bell a zo, ha dal ma ranker beza pa ne weler ket e vleunv an eil pa vleunv egile hag e voenv an eil pa voenv egile.

Y. V. PERROT.

# Pedenn-emouestlan ar pevar c'hloareg da Sant Ewan.

D'an 19 a viz mae diwezhan, p'edo Breizh o lidan VI<sup>vet</sup> Kantved Santidigezh Ewan Haelwori, e oan em harlu o magan va spered gant Buhez hor sant broadel.

Ha setu ma teuas din dizolein, miret e pajennoù « Buhez ar Sent » an Ao. Perrot, ur baperenn skrivet gant unan eus va c'heneiled, beleg hiziv en ur barrez kalet a Venez-Are : ur bedenn-emouestlan da Sant Ewan, savet gantan ha tri c'henvreur all a vro-Leon, pedenn lavaret ganto da zeiz V<sup>vet</sup> kantved marv Yann V an duk haël, d'an 30 a viz eost 1942 :

Aotrou Sant Ewan, da genver an deiz m'eo marvet unan eus ho fealan kehelerien en ur c'houlenn ma vefe douaret e-tal ho pez, e teuomp aman da zaoulinan gant doujans ha gant fizians, ni kloareged dinerzh ha reuzeidik, harluet e-mesk ur bobl hag a nac'h bemdeiz hec'h anv. Gouzout a reomp pegen digristen eo ar bed, pegen fallakr eo an dud, pegen laosk eo ar re wellan e-kenver traou a zo, pegement eo techet hor c'henvroiz d'en em zallan, ha pegement a c'hanazien a-ro lusk dezho d'en em doullan.

Ne fell ket deomp chom diseblant dirak reuzeidigezh hor pobl, kemer a reomp hol lod en dismegans hag er fae a raer warni. Ne c'houlzomp ket e vefe gallet kredin ez eo marvet da vat ene hor pobl, ene kristen hor pobl. Fellout a ra deomp adskoulman an ere a garantez a die kevread, adskoulman ar feiz ouz ar bobl m'int ganet anezhi, ouz ar gristenien a gelennot hag a hentchont. Dre se, dirak ar Bez-man a zalc'h an envor ac'hanoc'h e-touesk an harluidi ma 'z omp a-wel deoc'h ha da gor diniver holl Sent Breizh e roomp hor ger da stourm dizamant evit difenn, mirout ha dispakan a-gevret ar Gristenelezh hag ar Vreiz-hadelezh e ene hor Broad, ha kement-se en ur en em zerc'hel war tachenn ar Feiz ha war an holl dachennoù sevenadurel a vo aotreet deomp pledin ganto.

Dre-se ivez, hep ma vefe a-walc'h ganimp bezan evel beleien katolik adskouerennoù eus ar C'hrist azeulet hag hollgaret, e vennomp ouzhpenn hag e lakaomp da bal dirazomp bezan evel gwir veleien vreizhat n'eo ket hepken an adsked hogen skeudennoù-skouer eus ar Vreizhiz na welomp c'hoazh nemet dre hunvre.

M'en em gavomp e doare pe zoare dic'halloud da stourm ha da strivan da lakaat hor pobl da bignat diwar al lec'hid, e touomp rein da vihanan kement a dra ha ma c'hellimp d'ar re all da stourm, ha kement-se ken dre gomz, ken dre skrid, ken dre skouer.

Aotrou Sant Ewan, paour en em gavomp e meur a genver, e-skoaz ar binvidigezh a vefe ret deomp lodennan etre hor c'henvroiz. Dinerzh kenan omp. Breutaer oc'h het evit peorien an XIII<sup>vet</sup> kantved, perak ne rafech ket kement all evit kloareged an XX<sup>vet</sup> kantved ?

(1) Ar pennad-man a zo bet skrivet e 1928.

(2) Charles de Gaulle, « Barz Bro C'hall », souez d'ar Jeneral de Gaulle.

(3) Ch. de Gaulle : *Les Celtes au XIX<sup>e</sup> siècle*, p. 61.

Bezit enta hor Breutaer dirak an Tad Holl c'halloudek, peogwir eman en argoll enor hor Bro.

Bezit hor Gwarezour a-enep drasterien an diavaez ha dreist holl re an diabarzh. Degas a reomp deoc'h da goun ezhommoù ar veleien c'hredus a zo breman e-kreiz ar reklomin. Kerzhout war o roudoù ha kenderc'hel gant o erv, ne c'houlennomp ken. Kalz eo, war a gredomp start.

Sant Ewan, Paeron Breizh, pedit evit hor c'henvroiz.  
Sant Ewan, Paeron beleien Breizh, sklerijennit-i, didouellit an holl gloareged.

Sant Ewan, Paeron ar beorien grit na raimp ket muioc'h a fae war reuzeudigezh ho kenvroiz eget n'hoch eus c'hwi graet warno edoug ho treuz war an douar. Evelse e vo klodusaet an Dreinded teir gwech santel.

Evelse bezet graet !

O deus en em ouestlet :  
Y. E. K... eus Lanhouarne.  
Y. G... eus Gwitevede.  
L. al L... eus Gwinevez-Lokrist.  
M. C... eus Plourzel.

Ar pevar c'hloareg — beleien hiziv — a bardono din m'am eus embannet o gouestl... Met talvezout a ra ar boan da-lakaat dindan daoulagad o c'henvreudeur dreist-holl, ur bedenn ken birvidik, ken gredus, savet eus goueled kalonou douaniet beleien yaouank breizhat.

...Hag e sonjen ouzh he lenn : Na kaeran, na fromusan, na freal-zusan tra e vefe bet klevout ar bedenn-se d'an 19 a viz mae tremenet, dindan bolz iliz-veur Landreger, pedenn kouezhet eus genou, eus kalon an holl gloareged ha beleien breizhat bodet en deiz bras-se en-dro da benn benniget Sant Ewan, o Skouer, o Meleour !

Ur seurt bedenn, muioc'h eget n'eus forzh pe meuleudi bet distaget dezhan, a vefe aet don da galon Paeron Breizh !

Ra vezo evelato gouestl ar pevar c'hloareg leonad hini kement hini eus o breudeur a zo o ger-stur Feiz ha Breizh...

H. K.

## GLANMOR

**A**r Spered Glan a c'hwezh, Glanmor,  
Warnout ha war da c'houel digor,  
'Vit ren da vag ha da ene,  
Hounnezh d'ar porzh, heman d'an nenv.

Ene an den' zo un askell  
Savet a-uz d'ar c'horf pounner,  
Evel m'eo savet d'an avel  
Gouel ur vag war benn ar sturier.

Hag aezen flour ar Spered Glan  
A c'hwezh e gouel wenn an ene,  
A c'hwezh goustad hag heb ehan  
Evit e ren da borzh an nenv.

Abad Yann ROUDOT.

# NATION

« Nationaliste ? certes. Séparatiste ? jamais »

Jean-Pierre CALLOC'H

## Le Paradis perdu

**T**OUTES les traditions du monde racontent la naissance de la raison. C'est Adam et Eve mangeant la pomme de l'Arbre de la Science du Bien et du Mal. C'est Prométhée volant le feu des dieux pour le donner aux hommes. Chez nous, c'est l'histoire du chaudron magique. Gwyon, le serviteur de la vierge Korid-wann brasse dans le vase sacré les cinq plantes rituelles. Trois gouttes de l'infusion tombent sur sa main. Il lèche sa brûlure. Aussitôt l'esclave ignorant s'ouvre à la vie d'intelligence, de liberté, de volonté. La vierge se précipite pour l'anéantir comme Adam est chassé du paradis et Prométhée enchaîné à la montagne.

Sous le poids accablant du sentiment de la faute, l'humanité conçoit l'histoire de son évolution comme une lente désunion entre elle et le milieu extérieur, faisant disparaître dans un horizon toujours plus éloigné l'unité initiale de l'homme et du monde, la claire vision du paradis perdu. L'animal sait nager de naissance. L'enfant doit apprendre à nager. La facilité et la précision que l'instinct donne à la vie sensitive, l'homme doit l'acquérir au prix d'un lent travail de réadaptation. L'expérience est une prise de contact de l'esprit avec le monde, un essai limité de réconciliation.

L'éducation est une remise en confiance par la réduction de toutes les nouvelles impressions à des expériences précédentes. L'homme cherche à se libérer de l'arbitraire et de la relativité de son milieu en dégagant, du chaos de ses impressions sensibles et intellectuelles, des symboles, des signes, des formules, des lois. C'est de ce besoin que naissent les techniques, la langue, l'art, les rites et les conjurations. La somme des valeurs permanentes dégagées de la masse des expériences acquises peut se transmettre par héritage et constitue la civilisation. L'éthnie ou race sociale désigne la synthèse d'une vie biologique et d'une vie sociale, d'une race et d'une civilisation. C'est donc un groupement naturel, essentiellement vécu, dans la définition duquel entrent en ligne de compte tous les caractères humains qu'ils soient physiques, linguistiques, culturels ou religieux. Chaque espèce animale n'a qu'une civilisation. Elle est adaptée à un seul climat, à une seule zone d'herbages ou de forêt. Si le climat se modifie (saison ou cataclysme), les animaux émigrent, changent tous de poils en même temps ou meurent. L'homme ne réplique pas seulement aux conditions du milieu par des modifications physiologiques : couleur de la peau, poils, forme des yeux, mais aussi par des créations extérieures : vêtements, armement, outillage, pente des toits, structure des habitations, procédés de cultures, etc... Toute civilisation humaine est particulière. Elle naît de l'harmonie de l'homme et des grandes continuités cosmiques et sociales qui sont les cadres normaux de sa vie intérieure et de son activité. Nos ancêtres du Moyen-Age étaient des civilisés. Leurs désirs, leurs sensations, leurs goûts étaient imprégnés et dirigés par une finalité supérieure, comme les réactions de la plus infime cellule obéissent aux exigences du corps tout entier. Leur personnalité n'émergeait guère du courant de la vie. Mais ils étaient naturellement vrais comme un oiseau est vrai et dans l'ordre en suivant ses lois.

Prétendre que l'homme est un animal social ne suffit pas à le définir. Ce serait en faire l'égal de tous les animaux qui vivent en troupes, vols d'étourneaux ou sociétés plus complexes de fourmis, d'abeilles ou de termites. L'homme est un animal politique. Les abeilles du monde entier obéissent avec une sûreté somnambulique aux règles invariables d'une seule et même constitution. Les lois des sociétés humaines varient de pays à pays parce que les hommes ont le pouvoir d'agir sur l'organisation des sociétés auxquelles ils appartiennent, d'en modifier les formes juridiques, de leur donner des règlements, des institutions, des gouvernements.

### « Vous serez comme des dieux »

Le péché originel fut un péché d'orgueil : vous serez comme des dieux ! L'homme ébloui de son pouvoir sur lui-même s'en sert pour se libérer de toutes les sujétions. Dans un puissant élan de l'imagination, il fait table rase des condi-

tions de son milieu, de l'ordre et de la finalité des actes réglés par la Providence. Il impose au monde les lois de son bon plaisir ou de son plaisir tout court. Sans ce péché d'orgueil constamment renouvelé, sans cette autosuggestion permanente, le cours de l'histoire aurait été changé.

Rome serait restée entre ses sept collines. En cas de folie furieuse de la part de cette bourgeoisie, le peuple débordé par elle n'aurait pas dit : « Je suis Romain ». Au XVI<sup>e</sup> siècle, la France n'aurait pas voulu devenir l'Italie, comme l'Allemagne avait voulu l'être au temps des Guelfes et des Gibelins, comme l'Angleterre avait voulu être la France au temps des Plantagenets et de la Guerre de Cent Ans. Descartes n'aurait pas dit : « Je pense, donc je suis... » Je peux frapper mon chien. Il ne sent rien. Il n'existe d'ailleurs que dans mon esprit... La Réforme n'aurait pas inventé le libre examen des consciences et la libre interprétation des textes sacrés. On n'aurait pas vu des Armoriciens devenir des Français en 1789 parce qu'ils étaient républicains et des Français devenir Allemands en 1941 parce qu'ils étaient anti-communistes. Les enfants malgaches et sénégalais n'auraient jamais annoncé la déclaration préliminaire : « Nos Pères les Gaulois ! » Renan n'aurait jamais osé écrire qu'une nation naît « du consentement mutuel, du désir de vivre ensemble ». Meillet et Dauzat n'auraient pas cité avec admiration le cas des dix mille citoyens lettons de langue russe qui se sont déclarés de nationalité polonaise au recensement de 1925, ni celui des sujets yougoslaves de langue allemande qui se proclamaient de nationalité française en octobre 1939. Ces opinions sont peut-être admirables, en effet, comme la pensée d'un fou. Elle ne cesse d'être en accord avec elle-même. Elle n'est en désaccord qu'avec le monde.

Dieu la Rochelle n'aurait pas écrit : « Foin d'une patrie qui ne veuille être un empire. Si ma patrie n'était que cette circonscription de terre, pourrais-je encore l'aimer ? Non. Ou alors si je m'en contentais, ce serait renoncer à moi-même. Car en moi il y a moi et ce qui veut être plus que moi. Jamais la France n'a voulu être qu'elle-même ». Les soldats de Kellermann n'auraient pas, à Valmy, salué la nation comme le plus exorbitant des droits de l'homme. On n'aurait pas vu la Révolution, sous prétexte de nationalisme, annoncer au monde qu'elle apportait la charte, non plus d'une patrie, mais du genre humain tout entier, semer sur l'Europe enfiévrée, au nom de l'idée d'humanité, le principe des nationalités, organiser autour de ses frontières, avec la même désinvolture qu'elle avait créé l'échiquier départemental, un chapelet de républiques-sœurs affublées de noms d'un latinisme baroque (comme si un décret de la Convention suffisait à transformer des Italiens en Parthénopeïens), décréter la monarchie universelle, c'est-à-dire l'empire, et, pour nouveau Charlemagne, faire choix de ce jeune lieutenant corse qui, en vertu de la musique du sang, possédait d'instinct la tradition romaine et n'avait pas de peine à comprendre les décrets dont le chargeaient les dieux. On n'aurait pas vu la France vider follement les mots de sa langue de toute expérience humaine pour leur faire épouser plus étroitement la Raison et les rendre propres à régner sur de vastes domaines. La France n'aurait pas été réduite à ne pouvoir faire qu'une politique de grandeur. Elle ne serait pas condamnée depuis la chute de Napoléon, qui lui laissa un cadre trop grand pour sa force réelle et l'importance de sa population, à se tordre les doigts sur la scène du monde pour faire traîner un rôle qui fut splendide. Nous n'aurions pas senti les heurts gigantesques de sentiments nationaux qui, des deux côtés, prétendaient s'identifier à la conscience européenne, qui, en fait, revêtaient l'aspect purement négatif des petites rancunes de clochers, qui, enfin et surtout, provenaient de la méconnaissance d'une vieille et toujours actuelle vérité : quand les peuples se battent en dieux et cherchent à se justifier à leurs propres yeux par la destruction de l'ennemi héréditaire, Dieu les réconcilie dans le néant.

« La patrie, c'est ce qu'on aime », disait Fustel de Coulanges. Cette définition est atroce. Elle justifie tous les coups de trique qu'un Etat soucieux de sa sûreté pourrait avoir envie de distribuer pour obliger les chrétiens à bouleverser l'ordre de la charité fixé par la nature et confirmé par le Christ. Porter aux plus proches l'amour de préférence que nous leur devons, devient un crime de lèse-patrie !

« Le Régionalisme, aucun Français n'en veut, car ceux qui en veulent sont autre chose », disait Caillaux. La police a le droit de savoir ce qui se passe dans nos cœurs puisque la France est faite de nos sentiments intimes. Nouveaux Atlas, nous portons tous sur nos épaules un morceau de la planète qui se trouve à la merci de nos sautes d'humeur et de nos crises de foie. Que chacun reste dans l'extase sacrée devant la géométrie de l'hexagone en en pensant fortement les lignes et les angles ! Pas de mauvaise farce ! C'est une affaire d'Etat !

Le principe des nationalités est le grand cheval de bataille des séparatistes bretons. Si la nation n'a d'autre base que l'amour mutuel et le désir de vivre ensemble, chacun ne peut-il à volonté rompre cette union ? Certes, le nationalisme subjectif qui fait coexister en Bretagne autant d'Etats souverains qu'il y vit de Bretons, pourrait dynamiter la France. Il ne saurait rebâtir la Bretagne.

Il serait surprenant d'ailleurs que la Bretagne puisse avoir le principe de ses libertés à l'idéologie qui en a détruit le fait. A quoi servirait de conquérir une majorité séparatiste en Bretagne puisqu'il est impossible de poser au peuple breton la question de son existence sans préjuger de la réponse. Consulter par référendum la Bretagne historique, c'est reconnaître a priori un fait objectif qui ne dépend pas de la volonté des électeurs. La France moderne repose sur la conception d'un citoyen idéal, universel, abstrait de tout ce qui constitue la personnalité de l'homme. Rien ne ressemble plus au bulletin de vote d'un Breton que celui d'un Normand ou d'un nègre. Le référendum étant basé sur le principe qu'un homme en vaut un autre, on ne saurait faire appel à la qualité pour compartimenter les électeurs. La volonté de la majorité est un décret contre lequel personne ne saurait avoir de recours. La Bretagne en France sera toujours une minorité. La nation électorale n'est qu'une commune mesure, un gabarit destiné à ramener aux normes collectives les hommes et les groupes qui, par leur génie, leur nature ou leur fantaisie, risquent d'échapper à la masse. Exact pendant du droit divin, la voix du peuple est devenue sacrée par une sorte de dégénérescence politique du sentiment religieux. Depuis que la cité gréco-romaine a résorbé la divinité, c'est dans une réplique caricaturale du Verbe de Dieu, qu'il faut chercher l'origine du suffrage universel. Même si aucun des individus consultés ne connaît la vérité, la réponse de tous ne peut être que l'expression du vrai. Elle retombe du haut de la pureté, comme la pluie qui vient de partout. Plus le collège électoral se rapproche des dimensions de l'Humanité, plus la voix de l'oracle a des chances d'être celle de Dieu. La mer a toujours raison.

L'idée de confier la direction de l'Empire à un conseil où doivent siéger côte à côte des représentants de tous les pays, où, par une étrange fantaisie, toutes les incompétences se trouvent réunies, où des Algériens et des Malgaches contrôleront les intérêts du Vietnam et du Sénégal, est dans la logique du système. C'est ainsi que le 11 juin 1947, à la suite du dépôt par les communistes d'un projet de résolution en faveur de l'enseignement du Breton, Maurice Deixonne, député socialiste du Tarn, a été choisi, à la majorité des voix, pour présenter un rapport sur une langue qu'il ne connaît ni d'Eve ni d'Adam.

L'internationalisme est né en même temps que le nationalisme libéral. L'individu devenant libre de fixer à son gré les frontières de sa nation, pouvait les agrandir à l'infini, les dépasser en tous sens, les nier. La nation devenait un thème à variations indéfinies, un sujet libre. Le colonel de la Rocque se faisait le fournisseur de l'Internationale quand il écrivait, d'une plume péremptoire, dans le manuel des « Croix de Feu » : « Nous nous refusons à établir un classement de nos concitoyens par origine, à partir du moment où les hérités confessionnelles, ethniques se sont inclinées devant l'impératif absolu d'un sentiment et de réflexes patriotiques. Ceux-ci ne doivent pas même tenir compte de celles-là. Nulle recherche linguistique, nulle analyse d'hérédité, nulle considération de provenance géographique, d'appartenance religieuse ne saurait intervenir. La qualité, la dévotion françaises seules importent, à condition qu'elles soient sincères ». Si la Bretagne est une vérité spéciale qu'une réserve polie exige de ne professer qu'à l'occasion d'une fête folklorique, la France devient par le fait même, pour tous les Bretons, une étape instable, un arrêt facultatif entre la Bretagne et l'Internationale. Le réel s'accepte ou se rejette en bloc. « La petite patrie est la condition de la grande », ajoutent finement les esprits benoîts. Que peuvent valoir les bornes de la dévotion et de la sincérité sur la carte du Tendre déployée par l'imagination du Colonel ?

Toute nationalité subjective est une mode, un passage du pinceau lumineux de notre conscience sur une possibilité humaine. Hubert et Dotin ont montré que les Celtes se sont cru tour à tour troyens, cimbres, ibères, hébreux, etc... Toute l'Europe chevaleresque s'est sentie bretonne sur les traces d'Arthur. Au XVIII<sup>e</sup> siècle les Français se prétendaient Germains par la grâce de Mérovée pendant que les Allemands accaparaient le titre de Celtes. Ceux qui trouvent tout naturel que l'Europe démocratique se soit sentie française, reprochent aux communistes d'être séduits par le nationalisme russe. Le Breton se sent Hébreu avec Judas Machabée, Gaulois avec Vercingétorix, Romain avec Constantin, Frank avec Clovis, Italien avec Michel-Ange, etc... Je ne crois pas que les origines, la structure biologique et la culture populaire de la Bretagne changent chaque fois qu'un petit Breton porte

un doigt ému sur un nouveau chapitre de l'« Histoire de France ». A douze ans j'étais peau-rouge de cœur, de raison et de volonté. La vie déborde de toutes parts notre petit point de lumière. Elle nous dépasse, nous relie et nous continue malgré nous. Le chamouls qui veille sur sa harde au pacage, agit en patriote. Erispoe ne savait pas lire. Il est douteux qu'il ait connu le nom de « Celtes ». Peut-on dire pour autant qu'il ne sentait, ne parlait, ni n'agissait en Breton ? Le vouloir vivre collectif, la tension même hystérique vers l'unité morale ne saurait faire table rase des différences d'économies, de races, de mœurs, de langues. Nul accord volontaire ne pourra consommer cette confusion ou cette fusion spontanée des patries dont rêvent nos idéologues. Les Pyrénées ont survécu au vœu de Louis XIV.

### Josué arrêta le Soleil...

La conception institutionnelle de la Nation à prétentions objectives est aussi fausse que le nationalisme subjectif dont elle représente d'ailleurs une fossilisation, ou mieux, un essai de fixation dans le réel : les Rois font la France, l'Etat crée la Nation, la loi forge les mœurs. L'étude des institutions rend compte de la vie. Toute frontière est bonne par le seul fait qu'elle existe.

Le Romain Maurras rejoint ici tous les Brutus du forum révolutionnaire. Les légistes des rois étréignent les juristes de Napoléon. La facile refonte des lois dispense de l'impossible refonte des hommes. Le jeu des décrets et des règlements va se substituer aux facteurs biologiques et moraux. Les âmes des individus vont recevoir leur trempe et leur qualité intime du statut de la cité.

Le panthéisme latin voit dans l'Etat le sommet de l'Evolution dialectique, un je ne sais quoi de divin méritant l'adoration. L'Etat, réalité de base, englobe des pays, des ethnies, des croyances diverses, et travaille à réaliser l'unité de l'ensemble en amenant toutes les frontières économiques, linguistiques et religieuses à coïncider avec les limites de sa puissance administrative et militaire. C'est ce que Rome tenta de faire en persécutant les religions qui refusaient de s'incliner devant la déesse Roma et de sacrifier au culte de l'Empereur. C'est le but que poursuivent certains Etats modernes par l'assimilation des minorités ethniques et par l'instauration d'une Religion politique d'Etat : schisme oriental, schisme anglican, josphisme, gallicanisme et laïcisme. Les Rois gallicans, relayés par les Pères et les Prophètes de la Religion laïque que furent les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle, n'ont jamais voulu renoncer à la théorie de la société unique selon laquelle l'unité religieuse est à la base de l'unité sociale. Nos instituteurs campagnards sont les exécuteurs testamentaires des grands projets d'autonomisme religieux de Philippe le Bel. Ils réalisent par le laïcisme ce que le vieux roi « radical » n'avait pu que tenter : assurer la primauté spirituelle du pouvoir temporel. L'Allemagne et de nombreux états à sa suite ont choisi des méthodes plus brutales : la déportation massive des minorités ethniques et religieuses.

Assimilations, déportations ou massacres perpétrés au nom de l'idolâtrie de l'Etat ou sous le couvert du principe de la souveraineté nationale poursuivent les mêmes objectifs : faire plier le réel à une vision subjective du monde, imposer à la vie et aux âmes l'emprise d'une politique totalitaire, en bref asservir Dieu à César. Le monde se compartimente en camps retranchés ayant chacun leur dogme, leur métaphysique, leur morale, leur liturgie et leur Messie. Défense à la vie, défense à la vérité de dépasser le cadre de ces humanités particulières !

Les Révolutionnaires détruisent l'ordre de la création. Les Réactionnaires en nient le mouvement. La Révolution, c'est l'homme qui enfonce la porte fermée par Dieu. La Réaction, c'est l'homme qui s'arc-boute pour l'empêcher de s'ouvrir, c'est le père de famille fatigué par mille ans d'histoire qui défend son repos contre la turbulence de ses marmots en décrétant qu'« on ne joue plus ».

Les Gaulois, dites-vous, ont légué la frontière du Rhin à la France ? Mais la Gaule n'était qu'une province du monde celtique. Nous, Celtes, nous avons des droits historiques sur la France, par les mêmes Gaulois, sur l'Espagne, par les Celtibères, sur l'Italie du Nord, par les Cisalpins, sur la Suisse, par les Helvètes, sur la Bohême, par les Eoliens, sur la Turinge, par les Turonges, sur la Belgique, par les Belges, sur la Grande-Bretagne, par les Bretons, sur l'Ukraine, par les Cavares, sur la Turquie, par les Galates. Sans doute nous aimons rappeler le précédent gaulois qui créait entre nous et le reste de la France un lien naturel que les Gallo-Romains ont malheureusement rompu. Les éléments celtes dispersés ont contribué à composer d'autres harmonies qui sont tout aussi importantes pour le visage de l'Europe. Les hommes, les pays, les neiges et la verre incassable ont le

Ce qui fut partagé  
longtemps entre le Folklore  
et le Civisme chante en lui  
la joie et la plénitude d'une  
seule fidélité.



(Photos Mikael Audrain)



A la fin d'un monde, sur la grève légendaire  
où les âmes s'embarquent pour l'au-delà celtique..





EN DRO D'AR PARDONIOU !...

Prinsezed ! Merc'hed Bro-Leon ne lavaran ket !

droit de se dire éternels, mais jusqu'au dénouement fatal exclusivement. Nous n'admettons pas pour les peuples de neutralité devant le temps, de position morale insulaire dans l'histoire. A d'autres de perdre leur temps à l'embaumement administratif de tous les statu-quoos ! Nous ne voulons pas végéter hors de la vie, enfermés dans des cadres vieillis, prisonniers de formules, aveuglés par des écrans artificiels. Aucune borne n'est immuable. La vie explose et détruit. Elle se moque des frontières hérissées d'interdictions, de douanes, de catégories, de diktat et de verboten. Elle commande. Nous ne pouvons rien penser, rien vouloir, rien tenter de sain sans respecter ses lois.

### Renouons une ancienne alliance

On essaie de nous faire croire que la Préhistoire représentait l'anarchie et la multiplicité, que l'Empire Romain a fait l'unité en mélangeant les races, que les Capétiens ont obtenu par brassages la somme biologique de la nation française, que la division de l'Europe en nationalités date de la Révolution ou tout au plus du traité de Westphalie. L'étude objective des langues, des coutumes, des rites et des mythologies nous offre au contraire le tableau d'une ramification lente et continue des familles humaines.

La Préhistoire a connu l'unité aryenne. L'antiquité l'a vu se scinder en sept ou huit rameaux : Celtes, Germains, Italiotes, Scythes, Perses, etc... L'action dispersée du latin sur les peuples du pourtour méditerranéen et les invasions barbares ont précipité l'œuvre de désintégration de l'Europe. Le Moyen-Age a vu les Celtes, les Germains et les Slaves se dialectiser. L'unité ethnique de la Gaule se défaisait à mesure que se faisait l'unité politique de la France. Quarante Capétiens après avoir comparé des inscriptions celtiques et latines de l'antiquité, pouvaient constater l'étonnante divergence des routes suivies par les langues brittoniques et les langues romanes depuis deux mille ans. La Bretagne vivante continue sa marche. La prodigieuse efflorescence des calvaires, des chapelles et du mobilier dans la péninsule est postérieure à la défaite militaire de la Bretagne ducal à Saint-Aubin-du-Cormier. Comment croire que les possibilités créatrices de la race bretonne sont épuisées quand, depuis cent cinquante ans de complet nivellement politique, nous avons vu apparaître les formes splendides de modes féminines qui ne sont pas un reliquat du passé mais représentent au contraire une nouvelle série vivante dans l'évolution du costume breton, la plus originale qu'il ait jamais connue ?

Le Social et le Politique entretiennent des rapports comparables à ceux de l'encaisse-or et de la circulation des billets. Ils évoluent sur deux plans superposés et sont sensés marcher de pair. Mais leurs variations ne sont pas forcément de même sens. Elles peuvent être de sens contraire. Seul le retour à l'étalon-or peut nous sauver. Le drame de la France actuelle est d'avoir atteint le point maximum de désunion entre l'homme et le monde, les institutions et les faits, la créature et le Créateur et d'être parvenue à un tel divorce de la conscience et du réel qu'elle ne peut même plus voir le danger. Il est vain de bâtir des programmes de gouvernement tant qu'on n'aura pas réappris aux Hommes à vivre en leur rendant conscience des bases sensibles sur lesquelles ils devront construire une société nationale viable. Seule l'immersion dans la nature vivante peut relier l'homme à sa source créatrice. L'idée de réalisme est commandée par l'idée de relation organique, de logique interne. L'homme n'est pas seul. Son degré de réalisme se mesure dans chaque domaine à son degré de communion vitale avec un des éléments de l'ensemble cosmique et social qui constitue son milieu. La plante sort fatalement de la graine. Il s'agit pour nous de croître consciemment. La vérité réside dans un parallélisme étroit entre ce qui est et ce que nous affirmons, entre les faits et la pensée.

Le patriotisme est une force traditionaliste brute qui peut ne jouer aucun rôle, ne poursuivre aucune fin. C'est l'amour irrésistible du sol, de la langue, du

sang. C'est l'instinct de conservation d'une race sociale. Du patrimoine des aïeux, le patriote accepte tout, en vrac.

Le légionnaire, le proconsul, le colonisateur, l'administrateur, le réformateur en chambre sont des hommes politiques. Aucun lien vital ne les attache à la matière qu'ils exploitent. Seul le rendement les intéresse. Ce sont des êtres de Raison.

La nation fait la synthèse du Social et du Politique, de l'Ethnie et de l'Etat. La race n'est pas tout. C'est la base et rien d'aure. Elle autorise l'espérance mais ne dicte aucune conduite. Au fil de la perspective des hauts faits et des avatars de la race, le nationaliste dégage les maximes, les méthodes, les disciplines éprouvées par le succès. Il découvre les relations nécessaires qui découlent de la nature des choses. Il établit des lois. Il moule sa pensée sur les contours des réalités maitresses. Il repense les fondements séculaires par lesquels l'homme adhère à son destin et s'exprime suivant un mode qui lui est propre. Il renforce, en le sublimant, l'accord de son être physique, de sa pensée et de ses actes en donnant un sens à son attachement à une langue. Il vérifie son exactitude à accomplir toutes les activités nourricières. Il confirme son adaptation aux conditions naturelles qui lui sont faites. Il retrouve son harmonie et sa richesse humaine par cette adhésion consciente aux grandes lois biologiques et sociales. Ce qui se décomposait en formules et en forces brutes chante en lui la joie de la plénitude et de l'unité retrouvées. Car c'est avec lui que les réalités jouent leur fortune politique. C'est lui qui détient la clé de l'ordre temporel.

L'on ne peut trouver l'ordre sans se préoccuper de la raison de l'ordre. « Il est surprenant, disait Proudhon, qu'au fond de notre politique, nous trouvions toujours la théologie ». Tout catholique doit admettre un point fondamental : le pouvoir politique n'a pas sa source première dans le peuple mais en Dieu, auteur du droit naturel. Les peuples n'ont pas le droit de disposer d'eux-mêmes selon leur bon plaisir. Ils ne peuvent que reconnaître et mettre en application l'ordre naturel voulu par Dieu. Les institutions doivent rendre compte des réalités en se contentant d'être une pure traduction politique de l'ordre biologique et social.

Exemple : Il est contre nature que la langue bretonne soit exclue des écoles et de l'administration. Deux mille ans de pressions de toutes sortes n'ont pu contraindre le peuple breton à rejeter sa langue. Il la parle, alors que le normand, le francique, le burgonde et le wisigoth sont morts : La politique doit s'incliner et souscrire. Le seul référendum qui compte est celui des faits.

Ce n'est pas seulement la défense des valeurs sociales qui réclame d'arracher les ethnies à leurs circuits sociologiques fermés pour les intégrer à l'Etat moderne. C'est encore et surtout la morale et la religion qui demandent la constitution des nations pour « l'agrandissement des voles du ciel » (comme disait Bossuet). Les saines institutions maintiennent l'homme dans la ligne droite et créent l'ambiance favorable à la poursuite de sa fin surnaturelle. Ce sont les mœurs et les lois qui rendent meilleur « par accoutumance et par discipline », comme disait la Très Ancienne Coutume de Bretagne. L'Ethnie est à l'Etat ce que l'éducation est à l'instruction. Les lois sont les impulsions extérieures qui dictent à l'homme le choix des moyens particuliers qu'il doit utiliser pour atteindre sa fin. L'Ethnie intervient au contraire de l'intérieur pour déterminer l'homme à accomplir telle ou telle action suivant la manière qui convient le mieux à sa nature et à sa tournure d'esprit. Elle apporte à l'enfant au berceau plus de perfection qu'il ne saurait en acquérir lui-même par l'effort de toute sa vie. Elle représente un ensemble de dispositions qui permettront à l'agent moral d'accomplir les mêmes actions avec une facilité toujours plus grande. La correspondance des lois et des mœurs, la coïncidence de l'Etat et de l'Ethnie sont nécessaires au complet développement moral des citoyens.

### Lions ce que Dieu a lié

Dans l'application de ce principe vrai, nous devons nous garder de tout simplisme cartésien, de toute table rase. Nous ne poursuivons pas la réalisation d'une société politique idéale comme ont cherché à le faire Platon et Aristote parce qu'ils ne croyaient pas à l'au-delà et qu'ils ne pouvaient donner à l'homme qu'une fin naturelle. Nous nous méfions des formules, des cocardes et des dogmatismes nationaux. Nous ne sommes ni des Grecs, ni des Juifs mais des Celtes, c'est-à-dire que nous ne professons pas le nationalisme comme une théorie, ni comme une passion, mais comme une expérience reposant sur l'histoire. Tout embrayage du politique sur l'éthnique est une œuvre de longue haleine. Ce n'est pas un coup

de main tenté sous forme de lois de circonstance. L'empirisme organisateur auquel nous nous rallions n'est pas une doctrine. C'est une conduite (1). Nous ne pouvons rien diviser de la réalité humaine et sociale parce que nous avons déjà un Dieu. Mais nous ne voulons rien en repousser parce que tout est sorti de ce Dieu.

Une ethnie comprend des éléments économiques, techniques, raciaux, linguistiques, folkloriques, artistiques, religieux, etc... dont les limites respectives coïncident rarement sur la carte. La Bretagne des légendes et des lits-clos ne cadre pas avec celle du cidre, du beurre et des vaches laitières. La langue, le folklore, les costumes, les danses et l'art populaire forment un bloc parfaitement délimité mais dont les contours ne suivent pas la frontière de la Bretagne historique. La géologie, le climat, la race n'ont pas ou guère bougé. La civilisation a reculé. Certains prennent prétexte de ce décalage des frontières bretonnes pour refuser tout droit à la Bretagne qui ne serait pas « une personne métaphysique définie ». Un fait qui ne correspond pas à une idée claire et distincte n'aurait aucune valeur juridique. Chaque élément de l'Ethnie bretonne pourrait donc être brimé séparément avec méthode et sans méchanceté. Tant que le Breton ne s'avancerait pas jusqu'à la limite nord de la culture de la vigne, il ne pourrait pas être enseigné dans les écoles. Inversement les producteurs de cidre n'auraient aucun droit économique tant qu'ils ne parleraient pas breton. Je ne crois pas qu'il soit utile de procéder à des déportations ou à des massacres pour faire cadrer les frontières géologiques, climatiques, raciales, linguistiques, etc... Les Celtes n'ont jamais fait une analyse chimique des terrains avant de s'installer quelque part. Les Romains et les Franks pas davantage. Des tarifs et des règlements peuvent défendre les intérêts économiques pendant que des lois scolaires sauvegardent les intérêts culturels et que des concordats règlent les rapports des pouvoirs temporel et spirituel.

Pendant la solution du problème n'est pas dans la création de superétats religieux et dans la division de la France en Régions économiques sans lien organique avec des groupes culturels autonomes. L'administration des divers éléments de la réalité sociale ne saurait remplacer le gouvernement des personnes, sous peine d'écarter l'homme dans une lutte entre plusieurs visions arbitraires de sa vie. Le développement de la langue bretonne est lié à un programme d'activité économique, à une certaine organisation du travail, à une politique de natalité, à une orientation de l'émigration. Tous les éléments de la vie sociale sont étroitement associés dans l'admirable continuité de l'être humain. C'est le même homme qui ouvre les sillons, coupe le bois, parle, imagine, souffre, aime et prie. Les semailles, les récoltes, la chasse, la pêche, la navigation, la danse et le chant n'ont jamais été séparés dans l'esprit du Celte de certains mythes religieux. L'homme est une constante. La cellule de base de l'ordre politique doit être à la mesure de l'homme, l'homme complet, valant par sa nature profonde et ses correspondances claires ou secrètes tant avec une tradition qu'avec un entourage, l'homme irremplaçable dans sa fonction naturelle et nécessaire dans un cadre géographique dont il éprouve les rigueurs depuis des siècles comme il en accepte les lois. L'entourage et le cadre du Breton s'appellent la Bretagne. La société bretonne doit être informée par les disciplines — lois, juridictions, autorités — nécessaires à la sauvegarde de son bien commun. Mais devons-nous en rester là ? Séparatisme religieux ? La Bretagne possède un sentiment religieux qui lui est propre, la foi bretonne, mais elle reconnaît des dogmes, une métaphysique, une morale universels. Séparatisme économique ? Les Bretons ont des intérêts particuliers qui doivent être défendus mais dont le jeu s'insère dans l'Economie européenne. Séparatisme racial ? Les Celtes sont une variété de la race blanche. Séparatisme linguistique ? La langue bretonne appartient à la famille celtique. La haute Bretagne est devenue un pays de langue romane depuis le XIII<sup>e</sup> siècle, à la suite de l'invasion du français. Séparatisme politique, direz-vous, basé sur l'histoire ? La politique ne peut que rendre compte du reste et le compte du reste démontre justement que l'histoire tourne et ne nous attend pas.

Le séparatisme paraît à certains la vérité parce qu'il se présente sous des dehors « extrémistes ». Le séparatisme est, certes, radical dans ses moyens. Mais dans ses buts il est modéré jusqu'à la mesquinerie. Cette politique des frontières éternelles n'est qu'un retour déguisé au vieux complexe d'infériorité du régionalisme. Le séparatisme n'est pas le provincialisme caillé. C'est le provincialisme blindé. C'est d'abord une côte mal taillée entre des aspirations contradictoires, un choix définitif et bâtarde entre des possibilités multiples de frontières, un juste

(1) Le mot « empirique » vient du grec « empirikos » : « qui s'appuie sur l'expérience et non sur la théorie raisonnable » (Larousse).

milieu qui permet aux âmes « arrivées » d'espérer pouvoir se reposer un jour sur une bonne petite ligne Maginot bourgeoise et tout de suite désuète. C'est une assurance contre les chocs en retour du réel, une sorte de rite de conjuration pour échapper à la relativité inquiétante du monde et à l'anxiété du devenir. C'est la consolidation d'une insuffisance, la glorification d'une défaite, la création d'un type moyen à l'intérieur et le refus de toute vie qui dépasse les limites du système. Dans l'évolution de l'humanité il y a eu des cycles auxquels nous n'avons pas échappé : pierre polie, dolmens, bronze, fer, cathédrales, vapeur, électricité, bombe atomique. Nous avons été plus ou moins actifs ou sous-jacents. Nous avons réussi ou non à imposer notre style. C'est tout. Il ne s'agit pas de résister au passage d'un cycle à un autre, de se glorifier de l'originalité du retardataire, d'opposer le dolmen à la cathédrale et la cathédrale au gratte-ciel. Si nous ne nous jetons pas dans le courant de la vie en tâchant de suivre les lois de notre génie propre et de sauver notre âme, nous disparaîtrons définitivement comme le Grand Ours et le mammouth ont disparu, après le retrait du glacier polaire, parce qu'ils n'ont pas su s'adapter à de nouvelles conditions d'existence.

Cette petite frontière du Couesnon a été dépassée cent fois par les paysans, les soldats et les missionnaires celtes. Aujourd'hui notre réel ne l'atteint pas et notre réel la dépasse. Il n'y a guère de bretonnants à Fougères. On en compte deux cent mille à Paris. Pourquoi n'y aurait-il pas des écoles bretonnes à Paris plutôt qu'à Saint-Mars-la-Jaille ? Nous n'acceptons pas de jeter sur la mouvance et la diversité du réel le stupide gabarit des rancunes de clocher et des politiques dites de salut national. Il n'est pas difficile de vivre seul. Le problème est de vivre avec les autres. Les Bretons émigrés en savent quelque chose. Leurs expériences de tous les jours les gardent des rêves simplistes que l'on peut nourrir facilement dans les sous-préfectures et les chefs-lieux de canton de Bretagne. L'essentiel n'est pas de nous demander ce que nous ferons quand nous serons entre compatriotes mais d'entrer hardiment dans la politique qui nous assurera notre place dans le tout.

Le nationalisme subjectif, qui n'en est pas à une convention près, conduit au séparatisme comme à n'importe quelle autre solution. Le nationalisme objectif conduit obligatoirement au fédéralisme.

Les réalités qui composent le monde sont diverses mais leur agencement est continu. La nature vivante n'est pas une marqueterie incohérente sans lieu vital entre ses activités. Politiquement le fédéralisme rend seul compte de la ramification des familles humaines en les groupant d'après les souches dont elles sont issues : les familles par clans, les clans par provinces, les provinces par ethnies, les ethnies par grandes races, en les rapprochant selon leurs affinités et leurs intérêts, en les organisant dans une hiérarchie d'institutions hautement différenciées, accordées les unes aux autres, mais fonctionnant chacune sur son plan particulier. Le fédéralisme prend l'homme multiple et le remet dans le circuit. Grâce à lui les institutions s'effondrent dans les choses et renaissent perpétuellement dans le catalogue des formes vivantes. C'est un squelette compliqué qu'il faut pour tenir debout la chair et la peau du monde. Le fédéralisme, c'est la porte ouverte à tous les extrémismes de la vie, c'est le tremplin offert au développement de tous les potentiels économiques, culturels et religieux, de toutes les personnalités nationales, de tous les types d'hommes.

Terriblement ambitieux dans ses buts, le fédéralisme est modéré dans ses moyens. Nous pouvons accepter en toute loyauté l'union de la Bretagne et de la France, non comme un but mais comme un moyen, non pour des raisons de prudence ou de sentiment, mais parce que la France a un mérite, celui d'exister politiquement, et que le cadre français ne s'oppose pas à la réalisation de nos revendications essentielles. Il faut et il suffit que le lien qui nous enserré change de nature et qu'à sa forme unitaire, fruit des mensonges de la propagande, se substitue la forme fédérale qui seule rend compte des réalités et qui seule peut permettre à la France de se classer à son tour dans un ensemble plus vaste.

### Voyage de l'Enfant Prodigue

Le nationalisme libéral en dressant les uns contre les autres des idées en armes a travaillé à la segmentation de l'humanité en camps retranchés. Les nationalismes qui se décorent du nom sauvage de totalitaires ont porté les derniers coups à la liberté de la conversation entre hommes de sang différent, à ce libre-échange intellectuel qui est l'héritage des Universités et des grands pèlerinages du Moyen-Age chrétien. Préparé par la diffusion du principe libéral des natio-

nalités électives, amorcé sur le plan économique par la rapacité d'un capitalisme qui cherche à unifier les besoins, les goûts et les usages pour réduire ses prix de revient en standardisant ses types de fabrication, le triomphe de l'internationalisme abolirait, sous l'oppression du nombre et de la masse aveugle, les dernières possibilités d'évasion en étendant à l'ensemble des nations humaines la primauté despotique de tous. L'apparition effarante d'un type humain uniformisé agissant et pensant selon un nombre réduit de formules, serait le signe de l'entrée définitive du monde dans un cycle de désadaptation totale de l'homme et du milieu. Ce serait le retour à la vie animale d'une humanité privée de son héritage d'expériences particulières, mais toujours incapable de retrouver l'instinct qui fait la force de la bête. La destruction des nations réelles provoquerait l'épuisement des différences et des diversités de races et de civilisations dont le choc est la source de tout renouvellement culturel et de tout perfectionnement spirituel de l'humanité. Par suite d'une inversion totale des domaines de la nécessité et de la liberté, le monde vivrait sur lui-même, condamné d'un côté à l'anarchie économique et physiologique, de l'autre à l'immobilisme intellectuel et moral. L'espèce humaine ayant terminé son rôle roulerait dans la nuit comme un astre éteint.

La France a toujours eu le goût de l'exotisme, des turqueries à la Voltaire, des perruenneries à la Marmontel, des Indes galantes, des bons sauvages et des ballets chinois. Nous voyons de nos jours des scouts parisiens de toute origine répartis dans cinq ou six centres d'expression, cultiver presque exclusivement la danse bretonne, se déguiser en « mahauds », singer les « binlouteux » et chanter le « Bro Gohz » pour faire couleur locale. Guidés par une préférence, qui n'est que faiblesse, pour l'anecdote et le pittoresque, ils passent à côté des valeurs durables pour sauter sur un décor nullement transportable. Comme le nègre du Zoulouland qui ne retient de la civilisation américaine que le faux-col et le plastron, ils s'égarent dans le dilettantisme et la futilité. La civilisation est l'épanouissement de l'ordre social en accord avec l'ordre des choses. Elle résulte donc de l'adaptation parfaite des diverses activités humaines à leur milieu géographique, économique et racial. Une civilisation est un arbre et même un arbre d'une espèce qui ne se transplante pas. Considérée en elle-même, coupée de ses liens vitaux, une civilisation devient une culture. Certes, les échanges culturels sont indispensables au progrès et à l'enrichissement des civilisations. L'internationalisme est en train d'exterminer le véritable cosmopolitisme qui, loin d'être une passion, est une expérience, qui, loin d'être démagogique, est le propre d'une élite, qui ne s'applique qu'à acquérir une connaissance plus parfaite de l'univers et de toutes les valeurs qu'il sous-tend. Mais la culture est essentiellement subjective. C'est une opinion. Elle n'a qu'une valeur d'information individuelle. L'impérialisme consiste justement à vouloir imposer une culture à toute une collectivité de civilisation étrangère. Le libre échange des caractères nationaux, l'exportation massive des spécialités, maison est contraire à l'ordre naturel. La langue française, l'esprit latin, l'art grec que l'on essaie laborieusement de faire passer pour des valeurs universelles, malgré tous les efforts faits pour les détacher de leurs terroirs natifs, ne sont que des valeurs particulières, nullement accessibles à tous les peuples. Les orthodoxies collectives qu'on a voulu présenter comme valables pour tous, l'humanisme latin, la démocratie libérale, le fascisme, etc., ne sont que des caricatures de la foi religieuse. Elles ne sauraient qu'organiser autour des richesses matérielles du monde, les intrigues et les conflits des appétits coloniaux.

### Retour à la maison du Père

La réconciliation de l'homme et du monde par la Nation ne nous amènera jamais à la réalisation de ce paradis terrestre qui fut le rêve de tous les grands ancêtres, de Condorcet jusqu'à Jaurès. Seule l'alliance de l'homme et de Dieu par le Christ peut nous conduire à un paradis qui sera la grande réalité de l'autre vie. L'homme marche vers la béatitude quand il s'acquitte des obligations écrites dans son essence même. C'est ainsi que la Nation s'ordonne par rapport à la Fin Dernière, à la Vérité Absolue. Mais seul le catholicisme apporte ce renouvellement qu'aucune constitution politique, même la plus parfaite possible, n'est capable d'accomplir. C'est en dépassant la série biologique, qu'il met dans la pâte le levain qui permet l'achèvement du monde.

Les seules vérités universelles sont le dogme, la métaphysique et la morale catholiques. C'est par elles et non par la force militaire d'un Etat quelconque que se maintiendra la cohérence et la solidarité du genre humain. Le salut que nous

n'attendons pas du Grand Tout, de l'Homme Collectif qui n'est personne, nous le demandons au Christ qui est tous les hommes.

Le nationalisme profondément compris est pleinement humain parce qu'il se subordonne à l'ordre surnaturel dont la diversité des hommes et des peuples est l'expression analogique. Chaque nation a sa mission particulière. Mais toutes les nations ont la mission de travailler autant qu'il est en elles à l'édification du corps mystique du Christ, au développement de l'Eglise, car Dieu n'a formé les nations que pour faciliter l'entrée de la vie dans la communion des Saints. Aussi longtemps qu'asphyxiés par des doctrines de faux nationalisme et de faux humanitarisme, nous prétendons chercher les jouissances égoïstes ou collectives et les empires charnels, avant le Royaume de justice et de charité, nous resterons dans l'impasse de mort et de sang.

Chaque peuple est dévoré de ferveurs et d'aspirations infinies. Seul le catholicisme peut faire cohabiter et coopérer harmonieusement ces besoins d'expansion en leur offrant un champ de déploiement infini, non plus dans l'ordre de la quantité, des statistiques, des stocks de caoutchouc, de pétrole et d'opium, toujours bornés et épuisables, mais dans l'ordre de la qualité, sur le plan de ce destin merveilleux où qui s'engage, se libère, et qui meurt, naît à la vie. C'est du retour à l'Évangile qu'en cette époque de chutes d'empires et de fermetures de marchés, nous attendons la libération des Sociétés établies pour la promotion spirituelle de ressources humaines neuves.

Seul le détachement des choses, qui constitue l'élargissement le plus fécond de notre personnalité, nous donnera la clé de ces immenses espaces vierges où qui sait tout perdre, peut tout conquérir.

La conquête du royaume de Dieu est le seul vœu qui puisse nous pousser hors de nous-mêmes, la seule révolution capable de transformer le monde en « machine à faire des dieux ».

KERAOD.

## CHRONIQUE SPORTIVE

En passant du fusil à la pédale, du champ d'honneur à la grand-route, le patriotisme fournit aux internationalistes, aux mous, aux indifférents, l'occasion de surclasser rapidement les nationalistes. Quand l'Humanité lançait des invitations au vin d'honneur qui devait fêter le triomphe de Vietto, champion du peuple souverain, quand Ce Soir s'écrivait en parlant de ce « héros magnifique mais malheureux » : « Il fut beau dans la défaite », nous comprenions plus aisément que les Briochins insulteurs du « coureur le plus populaire » aient pu mériter l'accusation d'autonomisme dont les a flétris Combat. Quelques journalistes s'avisèrent alors du fait que Brambilla, nouveau détenteur du maillot jaune, était, après tout, en instance de naturalisation. Son succès pouvait être fêté à bon droit comme un triomphe de la race française, une vraie victoire d'un petit gars de chez nous sur la force brutale et la trahison de ce lâcheur de Vietto « moco de Cannes mal lavé de ses crignes piémontaises ». Mais la victoire de Robic fut une douloureuse surprise. On commença par régler son compte à Brambilla « cet étranger qui repassera pour sa naturalisation », par acclamer « notre cher René » (Vietto) qui souligna combien Robic avait bénéficié de ceci ou de cela, par reprocher une vainqueur d'avoir annoncé sa victoire. Une prophétie qui se réalise, quel scandale ! Ce n'est qu'au bout d'un peu de temps qu'on remarqua que « Robic, c'était quand même un Français ». Encore certains crurent-ils bon d'ajouter qu'il n'était « pas si Breton que ça, puisque natif des Ardennes ». Il aurait pu, comme disait l'autre, naître dans une ménagerie, « ce ne serait pas un singe pour cela ».

Je n'ai pas besoin de consulter la carte d'identité de Robic pour reconnaître un Breton dans l'homme qui sait attendre les dernières étapes pour bouleverser les calculs des experts et des observateurs.

## Sked ha Skeud

(Rayons et Ombres)

NOUS avons reçu beaucoup de félicitations et, Dieu merci, quelques critiques. « Sked » n'ayant pas le même besoin de références que les lotions capillaires ou le quinquina, nous publierons peu d'éloges. Nous ne répondrons pas à toutes les critiques : il est difficile de répondre, sans nous encenser, à ceux qui nous reprochent de ne pas rester à croupir dans les mares stagnantes, de ne pas nous contenter de naïvetés rassurantes, de ne pas nous déguiser en clowns ou de dire des vérités. Il est bon que nous fassions un peu scandale. Pour un chrétien breton il y a quelque chose de pire que de prêter au scandale, c'est de mendier la tolérance. Il est nécessaire que nous soyons honnis par certains. Si nous avions parlé comme eux, nous aurions recueilli leur approbation. Mais il aurait fallu renoncer à les faire changer. Comme d'autres sont venus, ils viendront peut-être à leur tour et seront accueillis dans la joie.

Nous donnerons la parole et nous répondrons à tous les hommes de bonne volonté, chrétiens ou non, celtes ou latins, bretons ou antibretons qui veulent s'engager ou s'orienter, faire équipe avec nous ou se situer dans notre voisinage ou contre nous.

D'UN JACISTE DE CORNOUAILLE :

« Lundi j'ai reçu « Sked ». Je ne savais par où le commencer, je tournais les pages machinalement, je lisais dix lignes ici, dix lignes là. Vous ne croirez peut-être pas : je tremblais d'émotion. Une fois de plus, je découvrais la Force immense qui est en nous ».

D'UN RELIGIEUX :

« Votre revue est placée sur un terrain spirituel qui lui attirera bien des coups de griffe mais, par contre, elle saura toucher ceux des Bretons qui ont su dominer le granit de chez nous et non se transformer en granit. Ceux qui ne veulent voir dans la Bretagne qu'un pays producteur de lard et de beurre n'y comprendront rien, mais qu'importe : il ne faut pas donner les perles aux porcs ! Soyons donc jaloux du patrimoine que nous détenons ! N'ayons pas peur des mots ! Que j'ai été heureux de voir à quel point votre christianisme est vivant dans votre pensée celtique. Combien me dégoutent ceux qui sacrifient leur foi à la publicité ou à la réussite facile. Leur revue vient s'ajouter à tant d'autres, qu'elle ne se vend pas. Tandis que la vôtre a une personnalité qui en fait un organe de combat, une nourriture spirituelle, elle apporte un peu d'elle dans l'âme du lecteur et l'on communique à la pensée qui s'y exprime ».

D'UN INCROYANT :

« Il est regrettable que « Sked » ait décidé de se cantonner strictement sur sa position chrétienne. Votre revue avait assez d'étoffe pour devenir le drapeau d'un rassemblement de la jeunesse bretonne intellectuelle et patriote. Mais hélas ! vous ne sauriez exprimer que la portion des Bretons chaque jour plus réduite qui se réclame du christianisme ».

« Sked » n'entend pas collectionner les adhésions autour d'idées-forces bien choisies pour ne chiffonner personne. Nous ne voulons pas représenter le plus faible dénominateur commun mais le plus grand signe de contradiction. Certes, nous collaborerons plus utilement avec tous ceux qui reconstruiront la maison qu'avec les bricoleurs qui travaillent au replâtrage catholique d'un édifice en ruines. Nous sommes plus près d'un incroyant qui accepte l'ordre naturel que d'un « chrétien » qui le rejette. Il est de nombreux chapitres où croyants et incroyants, se trouvant logés à la même enseigne, peuvent se mettre d'accord. Mais un programme minimum ne peut réaliser qu'une égalité par le bas. Accepter de rester à ce niveau, c'est prendre une position matérialiste de fait sinon de doctrine. Nous ne pouvons tomber

dans l'erreur de nos voisins qui, après avoir rejeté l'esprit du Christ, inventèrent l'humanisme naturaliste pour conserver ceux des effets du christianisme qui pouvaient servir leur politique. Il est impossible qu'un homme qui attend tout de cette terre, puisse aboutir aux mêmes conclusions que le croyant breton pour qui le Christ est le Seigneur en fonction duquel la Celtie doit être ordonnée.

#### DE DEUX PURS ESPRITS :

« Je souhaite que « Sked » se cantonne dans la mystique et ne glisse pas dans la politique ».....

« Je reconnais l'existence d'une question bretonne, mais tant que N. S. Pèra le Pape n'aura pas pris clairement position sur la Bretagne, il me sera difficile de vous suivre et de m'engager plus avant ».

Si, pour nous unir à Dieu, nous nous évadons du monde, nous allons à l'encontre de l'itinéraire du Christ qui a dit à son Père : « Comme vous m'avez envoyé dans le monde, je les ai aussi envoyés dans le monde ». L'Eglise a pour rôle de faire jouer le régime d'engagement terrestre de Dieu, par lequel toute ressource humaine, dans le temps et dans l'espace, devient matière de grâce. Les papes et les évêques ont toujours lié l'économie du Salut à l'Histoire en rappelant constamment les principes qui doivent présider à l'organisation des Sociétés. Mais, par un sentiment de juste compétence autant que de discrétion, ils se sont toujours gardés de s'immiscer dans l'exercice pratique du pouvoir civil, dans la gestion directe du temporel. C'est à nous qu'il incombe d'adapter les principes éternels de la sagesse chrétienne aux conditions de temps, de lieu, de climat, de race et de civilisation. Les bien-pensants ont cru qu'ils cesseraient d'être bons catholiques dès que leurs entreprises temporelles dépasseraient la lettre de l'enseignement pontifical. Ils se contentèrent d'ajouter de pieux commentaires à d'aériennes solutions de principe. Les chrétiens, trop longtemps battus d'avance dans le combat du temporel, doivent retrouver le sens de la construction historique de l'ordre divin. En prenant partie dans la question bretonne, nous n'engageons pas l'Eglise en corps, mais nous essayons de porter avec nous, jusque dans le moindre détail, ce témoignage du Christ dont nous revendiquons la force pour construire la Celtie. La politique sans mystique tombe en décomposition, mais vaine est la mystique qui, pour se garder elle-même, s'enfuit devant les conclusions politiques nécessaires.

Le Scoutisme étant devenu, en France, une société d'assurance contre les risques qui guettent la Jeunesse, il est normal que nous ayons trouvé dans le courrier de nos critiques beaucoup plus de dogmatisme scout que de dogmatisme chrétien. La thèse de Pierre Goutet : « Humanisme Routier » a bénéficié chez les Scouts de l'extase sacrée qui entoure tout document officiel. Les abondantes citations faites dans « Sked » l'ont exposée aux coups de la critique scout. « Sked » est une tranchée dure à tenir. Il était inévitable que nos idées insolites autour du rocher du conseil, comparaissent devant le Scoutisme-critérium pour être jugées suivant la loi de la Jungle et les codes secrets dont Scouts et Routiers ont la révélation depuis leur tendre enfance. Dans de nombreux cas, des chapitres ont été réunis pour rédiger à notre intention le jugement-astuce ou la réponse-recette. Ce n'est donc pas en vain que nous avons essayé de secouer ce grand intérêt très pur et un peu péril qui les Scouts partagent entre eux fraternellement et qui les rend invulnérables mais souvent aussi, hélas ! indisponibles.

#### D'UN CHEF ROUTIER :

« 1°) A première vue il semblerait que vous exposez un thème. Il s'agit de prouver que la civilisation celte est supérieure à la civilisation latine.

2°) Pour le moment, tout en reconnaissant comme vraies la plupart des valeurs que vous donnez, je ne puis m'empêcher de me dire que cet « idéal préconçu » dénote dans la construction de votre article une inspiration latine.

3°) Nous, Bretons, nous avons un penchant à rêver et à voir toutes choses à la mesure de nos rêves. Pour connaître vraiment le peuple breton, il faudrait accepter, humbles et pauvres en esprit, d'aller frapper aux portes de ces gens simples, frustes et bons, qui nous feraient la largesse formidable de nous donner ce trésor formidable reçu de leurs ancêtres, dont ils restent les seuls dépositaires.

4°) Une simple suggestion : remplacez donc dans votre article le mot « celte » par « chrétien », vous verrez que ça ne change pas beaucoup, si par chrétien vous

entendez les vrais chrétiens, les sincères, qui veulent l'établissement du Royaume, envers et contre tout, en se renonçant eux-mêmes.

5°) Votre affirmation et votre thèse servant à prouver que le scoutisme est issu du celtisme me semble par moments arrachée par les cheveux. Attention, car vous allez être opposé automatiquement aux vrais latins qui, eux, avec leur raison froide vont vous relever toutes vos erreurs et se ficher de vous, démolissant pas mal de vos théories.

6°) Vous touchez à un tas de sujets, vous ouvrez des tas d'horizons et de perspectives nouveaux. Je vais être obligé de me mettre à voir tout ça pour pouvoir en parler vraiment. C'est un premier point d'acquis pour vous, si votre objectif était de provoquer des sursauts, des critiques, des réactions, des suggestions, vous êtes encore servi ».

1°) Les civilisations ne se jugent pas au tribunal des planètes. Elles représentent l'épanouissement de l'ordre social en accord avec l'ordre des choses dans un milieu donné. La civilisation celte est supérieure à toute autre pour des Celtes. Nous n'avons pas à la choisir mais à l'accepter.

2°) Ne pas confondre parti-pris et idéal préconçu. L'instinct de conservation repose sur un parti pris forcé. Un idéal préconçu, au contraire, est une prise de position de l'intelligence avant tout contact avec les faits. Je suis Celte. Ce n'est pas un idéal mais un fait. C'est un parti qui j'ai pris en naissant. Et ma raison n'en a longtemps rien su.

3°) Je n'ai pas dit : « Scoutisme et paysannerie bretonne ». Dieu merci, le celtisme dépasse largement dans le temps et dans l'espace notre classe paysanne moderne. Je me méfie d'ailleurs de l'éloquence romantique de la phrase qui sent son petit Mac-Pherson citadin. Pour connaître les paysans bretons par le dedans, il faut être né d'eux, vivre de leurs instincts et de leurs expériences, accepter tout d'eux, le trésor et le reste. Pour aller chez eux à la découverte du « trésor formidable », il faut parler breton et disposer des méthodes d'investigation qui s'acquiescent dans les écoles d'ethnographie. Le scout « fruste et bon » saute d'emblée sur ce qui lui paraît pittoresque, patriarcal, exotique, étrange. Il ne peut découvrir, sous les articles d'importation, ce qui constitue le « trésor des ancêtres » parce qu'il manque des points de comparaison qui se trouvent surtout dans la connaissance du passé breton et dans l'étude des Celtes d'Outre-Mer (1). Quelle contribution ont apporté depuis quinze ans, les « explorations régionales » des Routiers à la science des peuples de France ?

4°) J'ai essayé la recette proposée. C'est très amusant. Par exemple : « Les chrétiens sont pour le culte en plein air contre l'édification des Temples ! » C'est justement pour maintenir le culte à l'air libre que les Bretons ont fait éclater la basilique chrétienne : fontaines, ossuaires, chaires extérieures, déambulatoires autour de l'église, calvaires avec autels, arcs de triomphe, scala sancta... La notion de l'honneur a été rejetée la plupart du temps par l'Eglise comme une manifestation de l'orgueil féodal. L'unité de la Foi chrétienne n'empêche pas que ce sont des sentiments religieux distincts qui conduisent au Royaume, comme en témoigne la diversité des ordres monastiques rattachés au même dogme. Le Scoutisme n'est pas une simple démarcation de la doctrine chrétienne. Il apporte quelque chose d'original que l'on retrouve aussi dans le christianisme celtique : ce petit rien très vieux qui tient au pays, à la race, à la civilisation du Grand-Breton Robert Baden, fils de Howel.

5°) Je reconnais ici la timidité bretonne, la peur du ridicule, le vieux complexe d'infériorité. Si les terribles logiciens latins du Scoutisme sont les rédacteurs des manuels scouts qui ont rangé parmi « les ancêtres de l'Eclaireur » : l'homme des cavernes, les Israélites au désert, le Juif errant, le Chevalier, les Conquistadors, les Cafres, les Peaux-Rouges, l'Artisan de Notre-Dame, Pasteur et l'officier de la Légion Etrangère, c'est-à-dire tous les maudits pourvu qu'ils soient vagabonds et tous les sédentaires pourvu qu'ils soient bénis, nous pouvons vivre dans la paix du cœur.

6°) C'est peut-être bien par là qu'il aurait fallu commencer.

P. K.  
(A. Sature)

(1) Voir les notes de « La Légende de la Mort ». Il y a là de quoi troubler la sérénité des folkloristes amateurs.

## SKED - DISKED.

### Folklore Scout

« L'harmonie des couleurs et des sons, tout ce qui, auditif ou visuel — chants choraux, mimés, danses, costumes, les attraits du folklore — peut contribuer à « corser » une manifestation internationale que l'on veut rendre inoubliable. Tout cela, je crois bien que vous le trouverez au camp de Moisson, où doit se réunir, sous le soleil d'Acot, le Jamboree de la Paix.

Pour ce qui est du théâtre, une patrouille de Cannes met la dernière main aux atours de ses marionnettes, cependant qu'à Marseille les « Petits Chanteurs de Provence » élaborent un programme de chants américains, anglais et russes, et se préparent à jouer « La Jalousie du Barbouille ». A Albi, trois patrouilles travaillent à la maquette d'un château-fort, avec descente le long d'une tour de 50 mètres, à l'aide de lassos. Et, de toutes parts, on s'entraîne au clairon et à la trompette.

La fanfare du Jamboree sera constituée d'éléments volontaires, où toutes les régions doivent être représentées. De Biarritz à Lille, on entend déjà « répéter » tambours, fifres, grosses caisses, clarinettes... « On voit — nous disait le commissaire général van Effenterre — qu'avec le micro en plus, ça fera du bruit ! »

Mais c'est surtout à un spectacle vivant de fraternité que travaillent en ce moment les garçons... Et, de même qu'ils auront beaucoup à apprendre du savoir-faire d'un « fakir » hindou, ou d'un lanceur de lasso sud-américain, on verra le Provençal initier le Nordique à la grâce des Santons et le Celte prêcher d'exemple pour la confection des crêpes bretonnes.

Signé :  
LE BRETON GRANDMAISON.  
(La « Victoire », 28 Juin 1947).

### Bataille chez les M. R. P. autour de la langue bretonne

« La réunion du Groupe M.R.P. est ouverte. M. Lecourt réclame le silence et donne la parole à M. l'abbé Pierre Grouès, le moine-maquarid, député de Meurthe-et-Moselle, dont le visage émacié, encadré d'un collier de barbe noire, rappelle les anachorètes du dixième siècle. La soutane courte, botté, la croix pectorale étincelante, la poitrine couverte de décorations militaires, M. l'abbé Pierre a le ton d'un prédicateur de Carême.

— Mes chers amis, s'écria-t-il avec flamme, j'ai déposé une proposition de loi que tout le M.R.P. se doit de soutenir. Je réclame par ce texte le remplacement du « K » par le « Q » dans la langue bretonne.

M. Maurice Schumann approuve d'un « très bien » sonore la proposition de son ecclésiastique collègue.

Mais, chez les députés bretons, c'est un tolle général. M. André Monteil, député du Finistère, un ancien de Normale Supérieure et philologue distingué, devient écarlate et défend farouchement le « K » celtique contre le « Q » latin.

— Très bien ! s'exclame M. Maurice Schumann.  
La question est insoluble. Les positions, de part et d'autre, sont irréductibles ».  
(« Point de Vue », 10-7-47)

### Un qui n'aime pas les Bretons

« Mercredi dernier, la commission de l'Éducation nationale de l'Assemblée était saisie du projet de résolution en faveur de l'enseignement du breton déposé par notre camarade Pierre Hervé, député du Finistère.

Trois candidats se présentèrent, qui sollicitèrent d'être chargés du rapport : notre camarade Marcel Hamon, député des Côtes-du-Nord, éminent connaisseur de la langue bretonne ; Marie-Madeleine Dienesch, députée M.R.P. des Côtes-du-Nord, et — devinez qui ? — Maurice Deixonne, député socialiste du Tarn.

Marie-Madeleine se désista en faveur de Deixonne pour des raisons qui n'ont rien à faire avec le breton. Seuls les communistes votèrent pour Marcel Hamon. Celui-ci, surpris de l'insistance du député socialiste du Tarn, demanda à Deixonne — dit rapporteur grâce aux voix socialistes et M.R.P. — si ce n'était point par hasard pour saboter le projet qu'il voulait s'en occuper.

— C'est en effet pour le saboter ! répondit-il.  
Les Bretons sont prévenus. J'ai idée que le nom de Deixonne va devenir célèbre en Basse-Bretagne et que les électeurs M.R.P. et socialistes poseront quelques questions gênantes à leurs députés.

En toute conscience, avant de mettre la dernière main à son rapport, Maurice Deixonne trouvera les Bretons tout disposés à lui enseigner — peut-être un peu rudement — le rudiment d'une langue qu'il ignore ».

(L'Humanité 18-6-47)

## AMIS de « SKED »

SKED remercie d'abord tous ceux qui lui ont spontanément témoigné leur sympathie, les donateurs, les abonnés dont le nombre s'accroît lentement mais sûrement, les acheteurs anonymes au numéro, les propagandistes qui se sont chargés de la diffusion, ceux qui nous ont communiqué des adresses.

Voici donc notre second Cahier ! Sa publication rassurera ceux qui avaient pu douter de la continuité de SKED !

Nous vous demandons de faire un effort pour contribuer à sa diffusion. Nous proposons de vous confier EN DEPOT quelques exemplaires (frais d'envoi à notre charge). Nous sommes persuadés que plusieurs d'entre vous peuvent placer de 3 à 5 numéros.

A ceux qui ne peuvent souscrire un abonnement, ni trouver facilement SKED au numéro, nous proposons la formule suivante : Souscrire pour chaque parution de SKED, soit 40 Frs, payables d'avance ou à réception.

COLLABORATION. — Un mot à ceux qui, tout en accueillant SKED avec enthousiasme et nous écrasant sous une avalanche de « gourchemennou », nous ont exprimé, hélas, leur grand regret de ne pouvoir faire partie de l'équipe rédactionnelle de SKED... faute de temps !... Voyons, chers amis, est-il à ce point impossible d'écrire un article tous les trois mois ?... Croyez-vous que ceux qui ont pris en charge SKED aient plus de loisirs ? Ne les imaginez pas plongés du matin au soir dans la littérature celtique, composant SKED, bien tranquillement sous la protection de la Croix celtique ornant « leur » salle de rédaction !!! Comme la plupart, nous devons chaque jour nous atteler à une besogne moins passionnante, pour assurer le pain de mais de nos familles. En tout et pour tout il ne nous reste pour travailler sur SKED que nos soirées et le petit matin avant de partir pour le bureau ou l'atelier... Et néanmoins nous trouvons le moyen d'assurer rédaction, mise en page, illustration et administration de la revue. Nous n'en tirons pas gloire ! Nous vous demandons simplement, chers amis, de vous sacrifier un peu, de faire un effort sur vous-même pour apporter votre pierre à « SKED » DA SEVEL KELTIA EVIT DOUE !

## SKED

Directeur : P. KERAOD — Administrateur : J. FOURNIER  
Rédaction et Administration : 42, Rue Falguière, PARIS XV\*

ABONNEMENTS. — Un an : 150 fr.  
de soutien : 300 fr.  
d'honneur : 500 et 1.000 fr.

VENTE AU NUMÉRO : 40 fr.

PARUTION : Quatre fois par an.

ENVOI DE FONDS : M. J. FOURNIER, chez M. Per GERAOD,  
42, Rue Falguière — Compte Chèque Postal : 5766 - 40 PARIS.

ECHANGE : SKED fera un service d'échange avec toute publication qui en manifestera le désir.

### BREIZH EN ARGOLL (1944)

Les Editions BRITIA viennent de publier une reproduction photographique du Tableau de X. de Langlais :

« LA BRETAGNE DANS LA TOURMENTE » « BREIZH EN ARGOLL »

Il n'est pas un Breton qui ne veuille posséder cette œuvre saisissante, une des plus remarquables de l'artiste.

Photo Chamais 40 x 50 : Prix 375 frs (frais d'envoi 25 frs)

Photo Chamais 20 x 30 : Prix 150 frs (frais d'envoi 15 frs)

Les reproductions sont signées de l'auteur.

Adresses les commandes :  
Editions BRITIA, 55, Rue-la-Fontaine, FONTENAY-AUX-ROSES (Seine)



Photo Galbrun

## La Beauté est fille de Dieu...

Détail de fresque de X. de Langlais, de l'Atelier breton d'Art Chrétien. Chapelle de l'Institution St-Joseph de Lannion (Trégor)